

Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

6^{ME} ANNEE, NO. 8.

BALE (SUISSE), FEVRIER 1882.

68^{ME} NUMERO.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. } J. N. Andrews,
J. Erzenberger,
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser (franco) : MR. J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse).— L'année de ce journal commence au mois de juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous envoyer des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

HISTOIRE INTÉRESSANTE

—DES—

OBSCURCISSEMENTS DU SOLEIL.

LISTE D'OBSCURCISSEMENTS SOLAIRES, JOURS OBSCURS, COLORATIONS DU CIEL, VAPEURS NOIRES ET AUTRES PHÉNOMÈNES ATMOSPHÉRIQUES, CAUSANT UNE DISPARITION TOTALE OU PARTIELLE DE LA LUMIÈRE NATURELLE DU SOLEIL.

PAR MR. D. T. TAYLOR.

DEUXIÈME ARTICLE.

CETTE liste est préparée avec soin et exactitude, et l'auteur est redevable des faits présentés, principalement à l'ouvrage de M. Humboldt *Cosmos*, à l'*Histoire de la Peste*, par le Dr. Noah Webster, et à une brochure publiée par le Prof. F. Bradley, ainsi qu'aux divers journaux publiés de nos jours :—

L'an 1511. Un aérolithe tomba à Crème, en Italie, et se brisa en mille pièces. Cela arriva le 4 septembre et fut précédé par une obscurité presque complète du soleil à l'heure de midi. Elle était causée par un nuage météorique très-épais, suspendu en l'air. Pierre Martyr le décrit en disant : « Une obscurité telle que jamais mortel n'en vit auparavant, fut causée par la densité des nuages, et durant cette triste nuit, le bruit du tonnerre, mêlé à de terribles éclairs, faisait résonner cette partie du ciel. » Humboldt qui raconte cet événement dit que l'illumination des éclairs était si vive, que les habitants des environs de Bergame pouvaient voir toute la plaine de Crème au milieu de l'obscurité, que le terrible bruit dura deux heures, que des moutons, des ciseaux, des poissons et un homme furent tués par les pierres, dont dix pesaient 100 livres et plus, et il

dit que le nuage météorique, d'où les pierres tombaient « était extrêmement noir et épais. » (*Cosmos*, IV, pp. 220 et 221.) Nous citons ceci pour montrer quelles causes atmosphériques et cosmiques peuvent, à un moment donné, obscurcir complètement la lumière du soleil.

L'an 1528. Webster mentionne une obscurité extraordinaire du soleil. (*Hist. I*, page 153.) Aucun détail.

L'an 1547. On cite l'astronome Képler qui dit qu'en avril, les 23, 24, 25, juste avant la bataille entre Charles-Quint et le Duc de Saxe, le soleil parut pendant trois jours, comme s'il eût été couvert de sang, pendant que l'on apercevait un grand nombre d'étoiles en plein midi. Képler n'en connaissant pas la cause, pensait que comme les étoiles étaient visibles à midi, cela ne pouvait pas être une simple obscurité atmosphérique, mais il supposait qu'une substance cométaire était largement répandue dans l'espace. L'empereur Charles se plaignait de ce que le soleil était toujours obscur, lorsqu'il était au moment d'en venir aux mains avec l'ennemi. (*Cosmos IV*, p. 77.)

L'an 1678. « Le 12 janvier à midi, eut lieu en Angleterre une obscurité des plus extraordinaires. » (*Webster I*, p. 203.)

L'an 1693. Le 10 janvier, une grande convulsion qui fit périr 60000 personnes en Italie, fut accompagnée d'un ciel couvert de sombres vapeurs d'une teinte rougeâtre ou jaune. En 1709 une vapeur semblable, accompagna une plaie; elle fut visible en Allemagne le 12 août, alors qu'un brouillard nuisible obscurcissait l'air. Il était épais, et sa couleur était comme les effluves du vitriol en effervescence avec l'huile de tartre, un jaune noirâtre. (*Webster I*, pp. 207 et 221.) Plusieurs exemples de cette sorte sont rapportés par l'histoire, montrant que la peste se transporte dans une vapeur visible qui diminue la lumière du soleil.

L'an 1716. « En Amérique, écrit Webster, le 21 octobre fut si obscur, qu'on fut obligé d'allumer les chandelles. » *Hist. I*, page 224. Etienne Jacques de Newbury, Mass., raconte cet événement dans son journal. Il dit : « Le jour du Sabbat, vers onze heures, à l'heure du sermon, il devint si obscur, qu'on ne pouvait voir une personne d'un bout à l'autre de la chambre de réunion, excepté lorsqu'elle était vers une fenêtre. On ne pouvait pas se connaître à la distance de quatre chaises, ni lire un mot dans le livre des psaumes. Cela dura environ une demi-heure. Quelques ministres firent chercher des chandelles, d'autres s'assirent jusqu'à ce qu'il fût plus clair. Quelques-uns étaient disposés à croire que c'était la fin du monde; tous semblaient le craindre. L'air était alors rempli de fumée. J'en fus témoin moi-même. » Nous avons dans cet exemple plus de circonstances détaillées que dans plusieurs des occasions précédentes, et la cause de cet obscurcissement alarmant est clairement donnée.

L'an 1732. « Le 9 août, écrit le Dr. Webster, eut lieu un remarquable jour obscur. » (*Hist. I*, p. 232.) Je ne trouve point d'autre récit de cette obscurité, et j'en conclus qu'elle eut lieu dans la Nouvelle Angleterre et au Canada.

L'an 1753. En automne, après une période de sécheresse, il s'éleva à Rouen, principale ville de Normandie, un brouillard épais, avec une odeur de soufre, qui augmenta à tel point que le soir on ne pouvait distinguer de lumière à une distance quelque peu considérable. Il était plus épais dans certaines rues que dans d'autres, et il ne disparut entièrement que le jour suivant. Quelques jours après ce phénomène, une épidémie mortelle éclata dans toutes les parties de la ville. (*Webster I*, p. 243.)

L'an 1755. Le jour avant le grand tremblement de terre de Lisbonne, [1 novembre], « fut remarquable, dit Webster, par un brouillard de vapeur qui obscurcit le soleil. » (*I*, p. 245.) Lorsque la ville fut renversée par une convulsion qui fut ressentie sur presque toute la terre, l'obscurité fut profonde, la lumière du soleil étant entièrement cachée pendant une demi-heure, par les nuages de vapeurs sulfureuses et de poussière qui remplissaient l'air.

L'an 1762. Le Dr. Webster parle d'une obscurité dans deux endroits. Il dit : « Le 19 octobre fut remarquable par son obscurité avec une teinte rouge ou jaune dans les cieux, ce qui donna au soleil, lorsqu'il apparut, une couleur de sang. Il tomba un peu de pluie pendant le jour, et l'eau avait une odeur de soufre. » (*Vol II*, p. 91.) Et de nouveau il dit : « Il arriva le 19 oct., un remarquable jour obscur à Détroit, Mich., et aux environs. Pendant qu'ils étaient à dîner, les habitants furent obligés d'allumer les chandelles. L'obscurité dura tout le jour avec peu d'interruption. » (*Vol. I*, p. 252.) Les lettres suivantes écrites par des témoins oculaires de Détroit donnent des détails plus complets que ceux que nos auteurs ont accoutumé de nous donner, pour présenter les circonstances de cette obscurité qui tomba probablement sur tout l'état du Michigan.

DÉTROIT, 19 octobre 1762.

« Ce jour 19 octobre, nous avons eu une obscurité complète pendant la plus grande partie de la journée. Je me levai à la pointe du jour et environ dix minutes après, je remarquai qu'il n'était pas plus clair qu'auparavant; les ténèbres continuèrent jusqu'à 9 heures, où il fit un peu plus clair. Nous vîmes pendant un quart d'heure, le soleil qui paraissait aussi rouge que du sang et de trois minutes plus grand que d'habitude. Pendant tout ce temps, l'air qui était très-dense, paraissait d'une couleur vert-jaune, sale. Je fus obligé d'allumer des chandelles pour dîner à une heure, quoique la table fût placée près de deux grandes fenêtres. A environ trois heures après midi, l'obscurité devint plus affreuse, et augmenta jus-

qu'à trois heures et demie, lorsque le vent souffla du sud-ouest et amena quelques gouttes de pluie, ou plutôt du soufre et de la boue, cartelles en étaient l'odeur et l'apparence. Je pris une feuille de papier blanc et je l'exposai à la pluie; partout où les gouttes tombaient, elle paraissait noire, et lorsqu'on l'approchait du feu, elle devenait jaune. Le feu faisait siffler les taches comme de la poudre mouillée. Durant cette averse, l'air était presque suffocant et avait une forte odeur de soufre. Le ciel s'éclaircit peu après la pluie.

«Il y a bien des conjectures diverses sur cet incident naturel. Je pense que, selon toute probabilité, il fut occasionné par l'éruption de quelque volcan ou feu souterrain, par lequel la matière sulfureuse pût avoir été lancée en l'air et maintenue jusqu'à ce qu'elle se fût unie à quelque nuage de pluie, avec lequel elle serait tombée.» — *British Magazine*, 1762.

Cette lettre fut copiée dans la *Boston Gazette*, en mai ou juin 1780. La lettre suivante est d'un officier de l'armée. Voici ce qu'il écrivit :

DÉTROIT, 26 octobre 1762.

«Le 19 de ce mois fut le jour le plus extraordinaire peut-être qu'on eût vu dans le monde. A 9 heures du matin, il était à peine plus clair qu'au point du jour, et cela dura jusqu'à midi, l'air étant rempli de fumée, accompagnée d'une forte odeur comme, si du bois, de la paille et d'autres combustibles brûlaient. A une heure et demie, il faisait si sombre que nous fûmes obligés d'allumer des chandelles pour dîner; en ce moment il plut un peu; il tomba avec la pluie une quantité de poussière noire, comme des cendres, qui noircissait toutes les choses sur lesquelles elle tombait. Même la rivière, était couverte d'écume noire qui, lorsqu'on l'enlevait, ressemblait à la mousse de savon, avec cette différence qu'elle était plus huileuse et aussi noire que de l'encre. A sept heures du soir, l'air était plus clair et l'odeur avait presque entièrement disparu. Nous avons été informés depuis par des personnes demeurant à vingt milles d'ici, que ce même jour, ils eurent la même obscurité, la même pluie et la même odeur.» — *Boston Gazette*, 3 janvier 1763.

Il est clair que la cause de cet obscurcissement ne provenait pas du soleil lui-même, mais de l'atmosphère. Mais quelle fut la cause qui remplit ainsi l'air de particules noires?

L'an 1780. Il y eut dans la Nouvelle-Angleterre, le 19 mai, une obscurité extraordinaire pendant un jour et une nuit. Je cite ici tout ce que le Dr. Webster a écrit là-dessus dans son *Histoire des Epidémies et des Pestes*. Il dit :

«Le 19 mai, il arriva un jour d'obscurité singulière dans la Nouvelle-Angleterre et on s'en aperçut même au sud du New-Jersey, mais à un plus faible degré. Les cieux étaient obscurcis par une vapeur ou un nuage d'une couleur jaune ou rouge pâle. Le nuage qui occasionna la plus grande obscurité passa au-dessus du Connecticut vers 9 et 10 heures du matin, jusqu'à midi. Au moment de la plus grande obscurité, il était nécessaire d'avoir une chandelle pour lire. Depuis quelques jours, l'atmosphère était remplie de vapeurs. Le même jour cette vapeur lugubre se répandit au-dessus de plusieurs centaines de milles en Amérique; l'Etna vomit des laves avec violence et des tremblements de terre accompagnèrent cette éruption.» (Hist. I, p. 267.)

Rappelant les aurores boréales de 1741, le Dr. Webster écrit encore : «L'obscurité

bien connue de mai 1780 se distingua par une semblable lumière dans le ciel, mais comme cela n'arriva pas la nuit, ce fut moins un objet d'étonnement. Le jour obscur arriva au commencement du printemps, après un hiver des plus rudes, et quoique cette année ne fût pas une année de maladies en général, pourtant l'année suivante nous eûmes un catarrhe épidémique, suivi d'une série de maladies épidémiques d'autres sortes.»

«De pareils exemples d'obscurités extraordinaires sont arrivés dans tous les âges. Il en est qui sont mentionnés dans les années 366 et 295 avant Jésus-Christ et pendant les années 252, 746, 775 de l'ère chrétienne; et le lecteur observera que cette obscurité est presque chaque fois contemporaine de la peste. Durant la peste de 746, l'obscurité dura plusieurs jours—en 252 elle dura trois jours—et en 775 six jours. Une semblable obscurité accompagna la peste en Egypte, au temps de Pharaon. Plusieurs autres exemples ont été mentionnés dans les récits qui précèdent.

«En Amérique, on a eu l'habitude d'attribuer ce phénomène inusité à une fumée condensée qui résulterait de l'incendie d'immenses contrées boisées dans la partie occidentale du pays. Mais je ne puis pas apprendre que de grands incendies aient précédé ces jours obscurs, et un si grand nombre de preuves montrent jusqu'à l'évidence qu'il n'y avait point d'incendie de forêts. En outre, le même phénomène a été observé dans des contrées où il n'y avait point de forêts, comme en Italie, en Syrie, en Asie-Mineure en Egypte et spécialement en Angleterre.

«On peut voir avec certitude par les considérations suivantes, qu'un incendie n'en peut être la cause: Premièrement, la cause n'est pas proportionnée à l'effet. Si les forêts entières, en Amérique, entre le 40^{me} degré et le 50^{me} degré de latitude venaient à brûler en un seul jour, la fumée ne suffirait pas à obscurcir le soleil sur une étendue de pays telle que celle qui fut couverte le 19 mai. Toute personne qui a vu une forêt en feu peut juger de ceci. Que quarante ou cinquante milles d'étendue de forêts couvrent cinq cents milles d'étendue d'obscurité impenétrable est trop absurde pour mériter une sérieuse réfutation. En second lieu, la couleur de la fumée élevée dans les hautes régions est bien différente de celle de la vapeur qui causait l'obscurité dans toutes les occasions semblables. Il y avait une odeur de soufre et un dépôt laissé sur les objets que la fumée n'aurait pas produits; et la plus grande masse de fumée élevée dans les airs ne pourrait répandre sur une région considérable une substance dense qui devint visible et tangible sur la terre.» (Hist. II, p. 91-93).

Le Dr. Webster attribue tous les jours obscurs à l'action météorique, aux décharges électriques et au feu qui est au centre de la terre qui font que des vapeurs noires remplissent l'air de nuages sombres qui obscurcissent le soleil. Il doit être regardé comme une personne compétente pour raconter et commenter ce «Jour Obscur», car il en fut témoin oculaire. Dans une lettre adressée au *New Haven Herald*, en 1843, il dit: «Je laissai tout pour contempler le phénomène.»

Le récit le plus concis et le plus complet des circonstances étendues, degré et résultat de cette obscurité qui ait été publié jusqu'à présent, parut dans les colonnes du *Boston Journal* le 14 juin 1871. Nous commencerons de reproduire cet article dans le numéro des SIGNES DES TEMPS pour le mois d'avril.

LA CANANÉENNE.

PAR MME. E. G. WHITE.

JÉSUS avait quitté les environs de Jérusalem et s'était rendu dans les contrées de Tyr et de Sidon. Une femme cananéenne vint alors le trouver et le pria de guérir sa fille qui était tourmentée d'un esprit immonde. Cette femme savait bien que les Juifs n'avaient aucun rapport avec les Cananéens et qu'ils refusaient même de leur parler; mais ayant entendu parler des miracles miséricordieux que Jésus avaient accomplis, elle résolut de s'adresser à lui, pour qu'il délivrât sa fille de la terrible affliction dont elle souffrait. La pauvre femme comprenait que sa seule espérance était en Jésus, et elle croyait parfaitement au pouvoir qu'il avait de faire ce qu'elle demandait de lui.

Mais Jésus reçut les importunités de cette représentante d'une race méprisée de la même manière que les Juifs l'auraient fait; il agissait ainsi, non-seulement pour éprouver la foi et la sincérité de la femme, mais aussi pour donner à ses disciples une leçon de charité, afin que dans un cas semblable, ils ne fussent pas embarrassés dans leur conduite, lorsque Jésus les aurait quittés, et qu'ils ne pourraient plus s'adresser à lui pour demander conseil. Jésus désirait que ses disciples fussent impressionnés par le contraste entre la manière froide et impitoyable avec laquelle les Juifs auraient traité un tel cas, comme il le montra en recevant cette femme, et la manière compatissante avec laquelle il désirait qu'ils agissent avec de telles détresses, comme il le manifesta ensuite, en exauçant la prière de la femme, par la guérison de sa fille.

Quoique Jésus parût indifférent à ses cris, elle ne s'en offensa point et ne le quitta point; mais elle crut encore qu'il aurait pitié de sa détresse. Comme il passait sans paraître l'avoir entendue, elle le suivit en continuant ses supplications. Les disciples étaient ennuyés de son importunité et demandèrent à Jésus de la renvoyer. Sa détresse n'avait point fait naître leur sympathie. Ils voyaient que leur Maître la traitait avec indifférence, et ils supposaient par là que le préjugé des Juifs envers les Cananéens lui plaisait. Mais c'était un Sauveur miséricordieux, auquel la femme adressait sa prière, et en réponse à la demande de ses disciples de la renvoyer, Jésus dit: «Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.» Quoique cette réponse fût d'accord avec le préjugé des Juifs, c'était une réprimande tacite adressée aux disciples, réprimande qu'ils comprirent ensuite, comme rappelant ce qu'il leur avait dit souvent qu'il était venu dans le monde pour sauver tous ceux qui le recevraient. Ceux qui cherchaient le Sauveur, prêts à croire en lui, lorsqu'il leur serait manifesté, étaient du nombre des brebis perdues qu'il était venu rassembler dans sa bergerie.

La femme fut encouragée de ce que Jésus avait assez pris garde à sa demande pour en parler, quoique ses paroles ne donnassent pas une espérance définie à son esprit. Alors elle insista toujours d'avantage; elle vint et se prosterna à ses pieds en disant: «Seigneur, aide-moi. O Seigneur, fils de David, aie pitié de moi, ma fille est misérablement tourmentée par le démon.» Jésus paraît encore rejeter sa demande, suivant le préjugé inhumain des Juifs, et répondit: «Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens.» C'était dire virtuellement qu'il n'était pas juste de prodiguer aux étrangers séparés d'Israël les bénédictions apportées au peuple favori.

sé de Dieu. Cette réponse aurait complètement découragé beaucoup d'autres personnes moins persévérantes. Beaucoup auraient renoncé à tout autre effort, après avoir été ainsi repoussées, et s'en seraient allées avec le sentiment d'avoir été humiliées et outragées; mais la femme répondit humblement: «Il est vrai, Seigneur; cependant les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leur maître.»

De l'abondance dont jouit la famille légitime, il tombe des miettes sur le plancher, et ces miettes sont avalées par les chiens qui les guettent sous la table. La femme reconnaît qu'elle occupe une position semblable à celle de ces animaux qui acceptent avec reconnaissance ce qui tombe de la main de leurs maîtres. Tout en favorisant le peuple de Dieu de dons riches et innombrables, Jésus ne voudrait-il pas lui accorder une de ces nombreuses bénédictions qu'il accordait si libéralement à d'autres? Tout en confessant qu'elle n'avait aucun droit à sa faveur, elle supplie encore qu'Il lui accorde une miette de sa libéralité. Une telle foi, une telle persévérance étaient sans exemple. Il y avait peu de gens, parmi le peuple favorisé de Dieu ayant une si haute appréciation de la bonté et de la puissance du Rédempteur.

Jésus venait de quitter Jérusalem, parce que les scribes et les Pharisiens cherchaient à le faire mourir. Mais ici, il rencontre un membre de cette race infortunée et méprisée qui n'avait point été favorisée de la lumière de la Parole de Dieu; pourtant elle cède à la divine influence de Christ, et croit fermement qu'il peut lui accorder la faveur qu'elle demande. Elle n'a point de préjugé national ou religieux, ni orgueil pour influencer sa conduite, et elle reconnaît sans réserve Jésus comme le Rédempteur, et croit qu'il est capable de faire tout ce qu'elle demande de Lui. Le Seigneur, satisfait d'avoir éprouvé sa confiance en Lui, accorde alors ce qu'elle demande et achève la leçon qu'il donnait à ses disciples. Se tournant vers elle avec un air de pitié et d'amour, il lui dit: «O femme, ta foi est grande; qu'il te soit fait comme tu le désires.» Dès cette heure-là, sa fille fut guérie, et le démon ne la tourmenta plus. La Cananéenne s'en alla reconnaissant son Sauveur, et heureuse d'avoir obtenu l'exaucement de sa prière.

Ce fut le seul miracle qu'accomplit Jésus pendant son voyage. C'était pour l'accomplissement de cet acte même qu'il était allé aux quartiers de Tyr et de Sidon. Il désirait secourir cette femme affligée et en même temps laisser un exemple dans cette œuvre de miséricorde envers un membre d'un peuple méprisé, pour le profit des disciples, lorsqu'il ne serait plus avec eux. Il désirait les faire sortir de leur exclusion judaïque, pour les intéresser à travailler pour d'autres peuples que le leur. Cet acte de Christ éclaira plus complètement leurs esprits, quant au travail qu'ils auraient à accomplir à l'avenir parmi les Gentils, lorsque plusieurs années après les Juifs se détournèrent avec persistance des disciples parce qu'ils déclaraient que Jésus était le Sauveur du monde, et lorsque le mur de séparation entre les Juifs et les Gentils fut renversé par la mort de Christ. Cette leçon et d'autres semblables qui indiquaient une œuvre évangélique sans restriction de coutume et de nationalité, eut une puissante influence en dirigeant les représentants de Christ, dans leurs travaux, parmi les Gentils.

Celui qui voudrait être irrité et ne pas pécher ne devrait s'irriter que contre le péché.

FILS DE DIEU.

LES titres sont très-recherchés en ce monde, quoique quelques-uns d'entre eux soient bien puérils. Lorsque Dieu confère un titre, cela signifie quelque chose. Aucun n'est plus désirable que la touchante appellation de «fils de Dieu.» Cela signifie adoption dans la famille royale du ciel. Si ce fut un grand honneur pour un enfant des Hébreux d'être tiré d'un coffret sur les eaux du Nil, et d'être recueilli dans le palais royal d'Egypte, quel honneur suprême n'est-ce pas d'être pris dans les langes du péché pour être renouvelé à l'image de Dieu, et adopté comme son enfant!

L'adoption est un acte de la libre grâce de Dieu, par lequel il nous reçoit au nombre de ses fils, et nous en accorde tous les privilèges. Nous sommes spirituellement les enfants de Dieu. Cela exige un nouveau cœur et une ressemblance de Jésus-Christ plus ou moins distincte. Heureux celui ou celle qui possède tellement cet air de famille, que chacun le reconnaît. Les premiers chrétiens portaient un tel cachet dans le caractère et la conduite, que chacun pouvait les reconnaître comme ayant été avec Jésus.

Mes bien-aimés, sommes-nous les enfants de Dieu? C'est une riche et royale parenté. Elle nous vaut trois glorieux privilèges—la prière, le pardon et la protection. Ce que nous demanderons, nous le recevrons; les prières d'un vrai enfant de Dieu ont cette puissance particulière, elles ont une grande efficacité. De même que nous, parents, procurons de bons vêtements et le couvert à nos enfants, et des jouissances sans nombre, ainsi Dieu prépare une table pour ses fils et ses filles; il leur procure des vêtements et remplit leurs coupes. Ils sont à l'ombre de ses ailes, et pendant qu'ils demeurent là, Satan et ses anges ne peuvent leur faire du mal.

Ils sont aussi «conduits par l'Esprit.» Il leur fait comprendre plus clairement sa vérité, et leur propre cœur et les guide dans les décisions difficiles concernant leur devoir. Je ne crois pas qu'un chrétien ait jamais demandé avec ferveur la direction de Dieu dans un moment de perplexité, et ait été entièrement abandonné dans le doute. Il est toujours bon de le suivre où il conduit. Dieu a conduit bien des enfants fidèles sur des rochers escarpés de difficultés, et à travers des sentiers durs et épineux et dans la vallée de l'ombre de la mort, mais jamais dans le sentier mou et velouté du péché. Ce n'est point sa manière de faire. Quelquefois il prend la verge de la correction, quelquefois il châtie sévèrement; mais ce n'est que pour arracher de nos cœurs la propre recherche, l'orgueil ou l'incrédulité. L'école de Dieu a un corps de maîtres habiles et dont l'éducation est quelquefois coûteuse, et beaucoup de leçons difficiles font verser des larmes. Mais les élèves qui sont éduqués à cette école, sont mûris pour la gloire.

«Quel peut être le but de mon Père céleste, en enlevant ma tendre fille?» me disait dernièrement un ami au cœur affligé. Je ne pouvais répondre autre chose, si ce n'est que Dieu ne se trompe point dans sa discipline d'amour; car j'ai déjà vu tant de bénédictions découler de telles pertes, que je suis persuadé que c'est une verge bénie. Les larmes arrosent parfois merveilleusement les grâces. La serpette du vigneron fait produire au cep des fruits plus beaux et plus succulents que lorsqu'il croît sans taille.

Dieu connaît tous ses propres enfants; leurs noms sont tous dans son livre. Il ne commet jamais l'étrange erreur que fit la mère de Benny Franklin, lorsqu'elle ne re-

connut pas son propre fils, dans le grand jeune homme qui venait d'une manière inattendue, lui demander un logement par une nuit d'orage. Dieu sait où se trouvent ses enfants les plus pauvres et les plus inconnus—dans leurs mansardes ou sur leurs lits de pauvreté et de souffrance. Un vieux nègre, dans sa hutte, disait à son pasteur: «Quelquefois Dieu vient et me nourrit avec une cuillère; et alors je lui dis de garder une place pour le vieux Johnson à sa grande table dans la gloire.»

Si nous sommes fils, nous sommes héritiers. L'enfant retiré d'un asile et adopté dans une riche famille devient héritier, du rang de son père adoptif. Mais encore mieux, nous sommes les «cohéritiers de Christ.» Sa gloire sera la nôtre. La couronne qui orne la tête de la reine Victoria ennoblit sa propre personne. Jésus est la tête de son Eglise rachetée, et la couronne qui brille sur son front sera la joie, le lustre et le diadème de nous tous. Doutez-vous de cela? Alors lisez dans l'Evangile selon St.-Jean qui dit: «Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée.»

Dieu prend un grand plaisir dans l'affection de ses enfants. Il désire que nous l'aimions. Lorsque nous gardons ses commandements, au prix de grands sacrifices, c'est comme une saveur de bonne odeur qui monte à lui. Quelque peu que nous puissions faire pour lui, nous en sommes richement récompensés. Bientôt il nous introduira dans sa demeure, et ce sera un grand jour, que celui où nous serons mis en relation avec des parents tels que St.-Paul, St.-Jean, Esaïe et toutes ces autres personnes dont le monde n'était pas digne. Mes bien-aimés, voyez quel amour le Père nous a témoigné que nous soyons appelés *enfants de Dieu.*—*Rév. T. L. Cuyler.*

CARACTÈRE SACRÉ DE L'ŒUVRE DE DIEU.

L'ŒUVRE que Dieu a confiée à ses serviteurs est du caractère le plus sacré. C'est de prêcher sa vérité de manière que les hommes en profitent pour leur salut. Dieu veut, par des instruments humains, préparer un peuple pour le Seigneur. Ceux qui mènent les autres à Christ, doivent premièrement être eux-mêmes en communion avec Christ. Nous ne pouvons enseigner aux autres à garder les commandements de Dieu, à moins que nous les gardions fidèlement nous-mêmes.

Nous devons enseigner aux autres à mourir à eux-mêmes, et nous ne pouvons faire cela sans leur en donner l'exemple. Nous devons enseigner les leçons de la tempérance, du renoncement à soi-même, de la patience; et pour faire cela, nous devons confirmer ces principes célestes par notre propre vie. A moins d'être complètement convertis à Dieu nous gâterons son œuvre, partout où nous y mettrons la main. Si nous ne réglons pas nos propres esprits, nous déshonorerons Dieu. Si nous ne tenons pas nos langues en bride, nous montrerons que notre religion est vaine. Si nous n'avons pas l'esprit de sacrifice, nous montrerons clairement que nous n'avons point part à l'Esprit de Christ, car il a montré dans sa vie un esprit de sacrifice infini.

Le Fils de Dieu descendit sur notre terre afin de mourir pour l'homme. Lorsqu'il reviendra la seconde fois, ce sera pour prendre à lui ceux qui seront ses vrais disciples. Ceux-ci sont les personnes qui lui sont semblables par le cœur et la vie. C'est la vérité fidèlement prêchée et démontrée effectivement dans la vie de ceux qui la pré-

chent, qui doit ainsi sanctifier les hommes. Le Fils de Dieu garda les commandements de son Père. C'est ce qui fait de sa vie le modèle parfait que nous devons imiter. Nous désirons voir un peuple qui garde tous les commandements de Dieu. Pour cela, nous devons montrer par la vie de Christ ce que c'est que garder véritablement les commandements de Dieu, et pour autant que l'homme faible peut imiter la vie du Fils de Dieu, nous devons montrer l'excellence de cette vie, par notre propre exemple.

Nous attendons l'avènement de Christ, et nous enseignons aux hommes à l'attendre; et l'apôtre dit que «quiconque a cette espérance en lui, se purifie soi-même comme lui aussi est pur». 1 Jean 3:3. Notre œuvre est d'amener les hommes à garder les commandements de Dieu et à attendre son Fils des cieux. Il ne peut y avoir d'œuvre plus sacrée que celle-ci, et nous ne pouvons faire fructifier le dépôt qui nous est confié sans consacrer à Dieu notre cœur et notre vie. Une œuvre aussi sacrée exige que ceux qui s'y engagent soient vraiment des hommes de Dieu. Et si nous ne sommes point tels en réalité, les vérités que nous prêchons aux autres s'élèveront en condamnation contre nous, au jour du Jugement.

UNE CONVERSATION CONCERNANT

—LA—

DESTINÉE DE L'HOMME.

QUATORZIÈME SOIRÉE.

TÉMOIGNAGE GÉNÉRAL DE LA BIBLE.

MINISTRE.—Nous avons à considérer ce soir le témoignage général des Ecritures concernant la condition de l'homme dans la mort. St.-Paul nous dit que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort. Rom. 5:12. Il dit aussi que la mort est un «ennemi» et qu'elle sera détruite. 1 Cor. 15:26. Il déclare qu'un des objets de la mort de Christ était de détruire par la mort celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. Hébr. 2:14. La mort ne peut donc pas être la porte du ciel; car elle n'aurait jamais existé dans notre monde, si Satan n'avait pas réussi à séduire l'homme et à le faire pécher contre Dieu.

VISITEUR.—Ces passages sont très-remarquables, et ils semblent pleinement justifier ce que vous avez dit concernant l'origine de la mort. Mais quoique la mort vienne de Satan, Dieu ne peut-il pas employer la mort comme moyen d'amener son peuple en sa présence, où ils peuvent le louer?

MIN.—L'Esprit de Dieu a inspiré David, pour répondre à cette question. Il dit: «Car on ne se souvient point de toi [Dieu] dans la mort. Qui te célébrera dans le sépulcre [sheol]? Ps. 6:6. Ce témoignage est très-décisif. Lorsque l'homme meurt, il cesse de se souvenir de Dieu, et il entre dans sheol où personne ne peut glorifier Dieu.

VIS.—Mais êtes-vous certain que les morts pieux ne louent pas le Seigneur? On m'a toujours enseigné qu'ils le louent.

MIN.—L'Esprit de Dieu nous a donné une information définie à ce sujet. «Les morts ne loueront point Dieu, ni tous ceux qui descendent au lieu du silence». Ps. 115:17. Nous pouvons bien comprendre pourquoi ils ne louent point Dieu, lorsque nous lisons que dans la mort on ne se souvient point de lui.

VIS.—Mais que veut dire le psalmiste dans le verset suivant, lorsqu'il s'écrie:

«Mais nous bénirons l'Eternel, dès maintenant et à toujours?»

MIN.—Par le mot *nous*, il entend les vivants qui peuvent louer Dieu, tandis que les morts sont incapables de le faire. Ceci est confirmé par les paroles d'Ezéchias: «Car le sépulcre [sheol] ne te célébrera point; la mort ne te louera point; ceux qui descendent dans le tombeau ne s'attendent plus à ta fidélité. Mais le vivant, le vivant te célébrera, comme je fais aujourd'hui; le père fera connaître ta vérité à ses enfants.» Esa. 38:18, 19. Ezéchias affirme que ce sont les vivants qui sont capables de louer l'Eternel, mais que la mort est une condition dans laquelle les hommes ne peuvent louer Dieu.

VIS.—J'ai une grande répugnance à adopter cette manière de voir.

MIN.—Voulez-vous alors écouter les paroles de Salomon, le plus sage des hommes: «Certainement, les vivants savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent rien et ne gagnent plus rien, car leur mémoire est mise en oubli. Aussi leur amour, leur haine, leur envie a déjà péri, et ils n'ont plus aucune part au monde dans tout ce qui se fait sous le soleil.» «Fais selon ton pouvoir tout ce que tu auras moyen de faire, car dans le sépulcre où tu vas, il n'y aura ni œuvre, ni discours, ni science, ni sagesse.» Eccl. 9:5, 6, 10.

Salomon affirme que toute faculté de l'intelligence cesse d'exister, lorsque l'homme tombe sous la puissance de la mort.

VIS.—Mais ces déclarations de Salomon peuvent-elles être vraies? Elles font certainement paraître la mort comme un ennemi terrible.

MIN.—Ce que Salomon dit est confirmé par les paroles du psalmiste: «Ne vous confiez point sur les princes, ni sur aucun fils d'homme qui ne saurait délivrer. Son esprit sort, et l'homme retourne en terre, et en ce jour-là, ses desseins périssent.» Ps. 146:3, 4. Tandis qu'on lit dans la traduction française, «ses desseins périssent», on lit dans la traduction anglaise qui est plus d'accord avec l'hébreu, «ses pensées périssent». Les desseins des hommes sont souvent perpétués après leur mort. Mais si le témoignage de Salomon est correct, les pensées des hommes périssent à leur mort, car ils cessent alors d'être capables de penser, et ne peuvent exercer ni amour, ni haine, ni envie, qui sont les plus puissantes passions du cœur humain.

VIS.—Mais vous ne pouvez affirmer que de telles déclarations sont communes dans la Bible.

MIN.—Si vous voulez me prêter votre attention, je vous convaincrai qu'il y a beaucoup de telles déclarations. Le patriarche Job parle ainsi: «Mais l'homme meurt, et perd toute sa force, et il expire; puis où est-il? Comme les eaux s'écoulent de la mer, et comme une rivière devient à sec et tarit, ainsi l'homme est couché par terre, et il ne se relève point; et ils ne seront point réveillés de leur sommeil, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux. Que je souhaiterais que tu me cachasses dans le sépulcre [sheol], que tu m'y misses à couvert jusqu'à ce que ta colère fût passée; que tu me donnasses un terme, après lequel tu te souviendrais de moi! Si l'homme meurt, revivra-t-il? Attendrai-je tous les jours de mon combat, jusqu'à ce qu'il m'arrive quelque changement? Tu m'appelleras, et je te répondrai, et tu prendras plaisir à l'ouvrage de tes mains.» Job 14:10-15.

Job s'attendait à dormir en sheol jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux. «Les cieux passeront avec le bruit d'une effroyable tempête», au jour du Jugement. 2 Pier. 3:10.

Job voulait bien attendre jusqu'à ce que ce changement arrivât, lorsqu'il serait ressuscité. St.-Paul décrit ce changement dans 1 Cor 15:51-54. Et Job affirme de nouveau que la place où il devait attendre ce grand changement n'est pas les cieux, mais le sépulcre ou plutôt sheol. Job 17:13. Il affirme aussi sa foi en la résurrection au dernier jour, en disant qu'il vivrait de nouveau et qu'il verrait Dieu de sa chair. Job 19:25-27.

VIS.—Ces passages rendent un témoignage bien fort à la doctrine que l'homme dort dans la mort et ne se souvient point de Dieu jusqu'à la résurrection, au jour du Jugement. Mais le livre de Job et le livre des Psaumes sont poétiques, et peut-être que nous ne devrions pas attacher une trop grande importance à leurs déclarations.

MIN.—Je regrette que vous reteniez tant d'incrédulité dans votre cœur. Mais si vous voulez vous rappeler les incidents de notre première entrevue, vous serez forcé de reconnaître que le sommeil des morts est affirmé non-seulement dans les livres poétiques de la Bible, mais aussi dans les livres historiques; et dans le Nouveau Testament aussi clairement que dans l'Ancien. Cette doctrine est distinctement affirmée dans les passages suivants: Gen 47:30; Deut. 31:16; 2 Sam. 7:12; 1 Rois 1:21; 2:10; 11:21, 43; 14:20, 31; 15:8, 24; 16:28; 22:40, 51; 2 Rois 4:31; 8:24; 10:35; 13:9, 13; 14:16, 22, 29; 15:7, 22, 38; 16:20; 20:21; 21:18; 24:6; 2 Chron. 9:31; 12:16; 14:1; 16:13; 21:1; 26:23; 27:9; 28:27; 32:33; 33:20; Job 3:13; 7:21; 14:12; Ps. 13:4; 17:15; 76:6; 76:7 (Lausanne); Esa. 26:19; Jer. 51:39, 57; Dan. 12:2; Mat. 9:24; 27:52, 53 (Lausanne); Marc 5:39; Luc 8:52; Jean 11:11, 13; Act. 7:60; 13:36; 1 Cor. 11:31 (Lausanne); 15:6, 18, 20, 51, 52 (Lausanne); 1 Thes. 4:13-15; (Martin) 5:10; 2 Pier. 3:4 (Lausanne).

VIS.—Je ne puis nier que vous n'ayez présenté plus de soixante passages dans lesquels la Bible affirme distinctement le sommeil des morts. Mais la doctrine que les morts dorment passe pour de l'incrédulité et je n'aimerais pas à être appelé incrédule.

MIN.—L'incrédulité ne consiste pas à croire la Bible, mais à la nier. Les passages que je viens de citer affirment deux importantes doctrines: Premièrement, que l'homme tombe endormi à la mort; secondement, qu'il se réveille pour recevoir sa récompense quand il ressuscite des morts, au dernier jour. Nous ne devrions donc pas avoir honte d'avouer notre foi que l'homme dort dans la mort jusqu'à ce qu'il se réveille de son sommeil à la résurrection; car la Bible affirme distinctement ces faits dans beaucoup de passages.

L'incrédulité n'enseigne rien de cette sorte; elle nie invariablement qu'il y aura un temps où l'homme se réveillera du sommeil de la mort. Quelques incrédules le font en disant que la mort est un sommeil éternel, et que l'homme ne se réveillera jamais pour recevoir sa récompense. D'autres incrédules qui nient toute responsabilité envers Dieu, disent que l'homme ne s'endort pas à la mort, mais qu'il entre dans une vie immortelle, et qu'il n'aura par conséquent pas besoin de résurrection. Ce sont des doctrines incrédules, parce qu'elles nient la Bible; mais affirmer que l'homme s'endort à la mort, et qu'il se réveille par la résurrection pour recevoir sa récompense, n'est pas incrédule, mais saine doctrine, suivant la Parole de Dieu.

VIS.—Mais ceux qui dorment dans la mort ne peuvent-ils pas être heureux en la

présence de Dieu, durant la période de leur sommeil?

MIN.—Le cas de David fournira une réponse à votre question. La Bible enseigne que David dort dans la mort. 2 Sam. 7 : 12 ; 1 Rois 1 : 21 ; 2 : 10 ; 11 : 21 ; Act. 13 : 36. Mais David ne pensait pas que le sommeil de la mort fût quelque chose de désirable, car il prie : «Eclaire mes yeux, de peur que je ne dorme du sommeil de la mort.» Ps. 13 : 4. Mais il parlait ainsi concernant la résurrection : «Mais moi, je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé.» Ps. 17 : 15. David ne s'attendait pas à être rassasié pendant qu'il dormirait, mais il s'attendait à l'être quand il se réveillerait de ce sommeil.

VIS.—Mais ne peut-il pas être vrai que les justes reçoivent une récompense partielle durant la période du sommeil de la mort, tandis que la récompense parfaite dont ils seront rassasiés, ne leur sera pas accordée avant qu'ils se réveillent à la résurrection ? Ainsi ils pourraient être reçus dans le ciel, pendant que la couronne qui leur est promise ne leur serait pas accordée avant le jour du Jugement.

MIN.—Si les justes sont admis en la présence de Dieu à la mort, ils jouiront donc d'une joie complète, car la présence de Dieu est un rassasiement de joie. Ps. 16 : 11. Et ils ne seraient pas obligés d'attendre la résurrection, avant d'être parfaitement rassasiés. Mais il y a une bonne raison pour laquelle David devait attendre jusqu'à la résurrection avant d'être rassasié. Ce n'est point simplement parce que sa couronne ne lui sera pas donnée avant ce temps (2 Tim. 4 : 8 ; 1 Pier. 5 : 4) ; mais c'est parce qu'il n'est pas encore entré au ciel, comme St.-Pierre le déclare expressément. Act. 2 : 34.

VIS.—Mais notre Seigneur Jésus-Christ ne parle jamais des morts comme s'ils étaient endormis.

MIN.—Certainement il en parle, et cela de la manière la plus définie. Il dit : «Lazare, notre ami, dort ; mais je m'en vais l'éveiller.» Il ne dit pas Lazare, notre ami, est allé au ciel et je m'en vais le rappeler, » mais il dit : «Je m'en vais l'éveiller.» Jean 11 : 11.

VIS.—Mais notre Seigneur lui-même enseigne-t-il que ses élus doivent attendre jusqu'à la résurrection et le jour du Jugement avant qu'ils reçoivent une récompense ?

MIN.—Ecoutez ces paroles, et jugez-en ensuite : «Mais quand tu feras un festin, convie les pauvres, les boiteux et les aveugles ; et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent pas te le rendre ; car tu en recevras la récompense à la résurrection des justes.» Luc 14 : 13, 14. Ces paroles marquent le temps de la récompense d'une manière aussi définie qu'il est possible de l'indiquer par des paroles. Ce temps est également défini dans le passage suivant : «Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.» Mat. 16 : 27. Il dit aussi la même chose à Jean : «Or, voici je viens bientôt, et j'ai mon salaire avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres.» Apoc. 22 : 12. Il est donc évident que les hommes ne seront pas récompensés selon leurs œuvres avant la scène du Jugement, décrite dans Mat. 25 : 31-46, car il est impossible que nous croyions que ceux de la droite venaient du ciel pour être jugés, et que ceux de la gauche venaient du lac de feu, dans le même but. Ceux qui sont à droite ne sont pas invités à hériter le royaume de Dieu avant d'avoir été jugés dignes de l'hériter ; et ceux qui sont à gauche ne sont pas envoyés dans le lac de feu avant d'avoir été jugés dignes de cette terrible punition.

Il reste un grand nombre de passages du même caractère que ceux que nous avons examinés, mais nous ne pouvons les considérer ce soir. Dans notre prochaine entrevue, nous étudierons ce que la Bible dit au sujet de l'immortalité de l'homme.

AVERTISSEMENT.

Sous ce titre, nous lisons dans LE JOURNAL DU BIEN PUBLIC, ce qui suit :—

MME. GUILLAUME-SCHACK, l'infatigable champion de notre cause [de la Moralité Publique] en Allemagne, a adressé l'avis ci-dessous à un grand nombre de journaux de ce pays :—

Les recherches entreprises en divers pays sur l'état des mœurs ont prouvé qu'il se fait dans toute l'Europe un commerce actif et étendu, ayant pour objet des jeunes filles. Ce trafic a même pour débouché quelques pays d'outre-mer. Des agents, hommes et femmes, parcourent sous toutes sortes de prétextes le pays, en quête de jeunes filles dès l'âge le plus tendre, qu'ils comptent faire servir à des buts criminels. Parfois ils couvrent leur ignoble métier du nom de bureau de placement, etc. Les débats judiciaires, tant de notre pays que de l'étranger, et les fréquentes annonces de journaux réclamant des jeunes filles dont on a perdu la trace, suffisent à prouver, même aux personnes qui ne connaissent pas plus particulièrement les faits, la vérité de ce que nous avançons. Et encore est-il rare que de tels cas parviennent à la connaissance de la justice, plus rare encore qu'ils soient livrés à la publicité. Pour obtenir que les jeunes filles se mettent en leur pouvoir, les agents les leurrent par la promesse de bonnes places de sommeliers, de filles de service ou de gouvernantes, par des perspectives de mariage, par des engagements comme compagnes de voyage pour l'étranger, comme émules ou en prétendant que des gens riches cherchent un enfant à adopter. On n'a pas même honte, pour entrer dans la maison du pauvre, de simuler la pitié, et de s'emparer ainsi, sous de faux prétextes, des jeunes filles ou des enfants. Ces pauvres filles sont vendues, à des prix parfois très-élevés, aux maisons de débauche, soit en Allemagne, dans les villes où ces institutions subsistent encore, soit à l'étranger. La plupart sont expédiées dans le midi de la France, en Hongrie, en Russie et en Amérique. L'organisation intérieure de ces maisons rend impossible toute fuite, même lorsque la différence de langue ne vient pas grossir les difficultés. Toute communication avec le monde extérieur est interdite, ainsi que toute lettre adressée aux parents, à un tuteur, etc. En présence de cet état de choses, nous avertissons d'une manière pressante tous les parents et chaque jeune fille en particulier, de se garder de donner leur confiance à des personnes imparfaitement connues. Une jeune fille est-elle obligée de gagner son pain loin de sa patrie, il est absolument nécessaire que ses proches obtiennent premièrement, soit par des amis, soit par les autorités, les renseignements les plus exacts sur l'endroit où elle va et sur la position qu'elle occupera. A son arrivée en pays étrangers, la jeune fille se présentera immédiatement à l'ambassade germanique ou au consulat le plus voisin du lieu qu'elle habite. De cette façon, elle restera sous la protection allemande, et ses parents pourront, le cas échéant, connaître son domicile, et découvrir ses traces, par le moyen de la police.

A cette occasion, nous voudrions attirer

l'attention des parents et des jeunes filles sur une association de femmes qui étend au loin ses ramifications : les *Amies de la jeune fille*. Chacune des dames qui la composent est prête à assister une jeune fille qui lui est adressée, et, autant que cela lui sera possible, à donner aux parents des renseignements sur une place offerte. Le Comité central de cette Association se trouve à Neuchâtel (Suisse), où l'on peut se procurer, en écrivant à Mme. Aimé Humbert, les statuts de l'Association, et des adresses de maisons hospitalières de toute sécurité. La plus grande prudence est absolument nécessaire, et tout en insistant encore d'une façon pressante auprès des parents et des jeunes filles, pour qu'ils ne donnent pas à la légère leur confiance à des personnes dont ils ne connaissent à fond ni le caractère, ni les intentions, nous nous déclarons prêts à donner toutes les informations désirables et à aider de tout notre pouvoir, par le moyen de nos correspondants étrangers, les recherches des parents dont les enfants auraient disparu.

BEUTHEN S. ODER (Basse-Silésie).

Au nom du Comité central du *Deutscher Kulturbund*, G. GUILLAUME-SCHACK.

(On prie d'autres journaux de reproduire cet avertissement).

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

—SON—

EXPÉDITION EN EGYPTE.

PAR JACOB ABBOTT.

DEUXIÈME ARTICLE.

ARRIVÉ en Egypte, Alexandre se rendit à Memphis. C'était une ville grande et puissante, située dans ce que l'on appelait la Basse Egypte, sur le Nil, juste au-dessus de l'endroit où le fleuve se divise en plusieurs branches pour former les bouches du Nil. Toute cette partie de l'Egypte est un pays plat qui a été formé par le limon que déposent les eaux du Nil. On appelle cela un terrain d'alluvion. Il est toujours plat, et comme il est formé par les dépôts successifs des eaux bourbeuses du fleuve, pendant les inondations souvent répétées, cela forme toujours un sol très-riche, profond et inépuisable, et par conséquent extrêmement fertile. Dès les anciens temps, l'Egypte fut célèbre par sa fertilité sans exemple. Les champs de blé et d'orge ondoient dans la plaine qui est ornée de bosquets de la croissance la plus luxuriante et de la plus riche verdure.

Pourtant cette scène de belle verdure ne s'étend pas plus loin que le sol formé par les dépôts du Nil. A l'est la plaine est limitée par des chaînes de collines rocailleuses et nues, et à l'ouest, par de vastes déserts formés de sables mouvants, desquels ni animal ni plante ne peuvent tirer leurs moyens d'existence. La cause de cette stérilité semble être l'absence d'eau. La formation géologique du pays est telle qu'on y trouve peu de sources d'eau, et point de fleuves, et sous ce climat il pleut rarement ou jamais. Dans les endroits où il y a de l'eau, les sables les plus arides se couvrent de quelque végétation qui, en dépérissant, formera un sol qui nourrira toujours plus complètement chaque génération successive de plantes. Mais en absence d'eau, toute surface de la terre devient bientôt un

sable stérile. Le vent enlève toute chose impondérable, laissant les sables pesants que les vents impétueux amoncellent comme la neige.

Parmi ces déserts africains, il y a pourtant des endroits fertiles. Ils sont formés par des sources qui surgissent dans de petites vallées et qui arrosent le sol à quelque distance autour d'eux. L'eau de ces sources coule à certaine distance, en plusieurs cas, en petits cours d'eau avant de se perdre finalement dans les sables. Tout l'espace, sous l'influence de cette irrigation, est couvert de verdure. Les arbres y croissent pour l'ombrager. Cela forme un lieu d'une beauté admirable, rehaussé par le contraste que présente le désert triste et désolé dont il est entouré. Un tel endroit couvert de verdure, dans le désert, s'appelle oasis. Ces lieux sont la ressource et le refuge des voyageurs et pèlerins qui vont y chercher abri et repos, pendant leurs fatigants voyages à travers ces déserts arides.

On ne doit pas supposer non plus que ces îles fertiles et vertes soient toujours petites. Quelques-unes sont très-étendues et contiennent une population relativement grande. Il y en a une qui est appelée le grand oasis qui consiste en une chaîne de terrain fertile d'environ 33 lieues. Une autre, appelée l'oasis de Siwah, a de nos jours une population de huit mille habitants. Cette dernière est située non loin des côtes de la mer Méditerranée—peut-être de soixante à cent lieues, et était très-célèbre à l'époque d'Alexandre.

La cause de sa célébrité provenait de ce que c'était le siège et centre du culte de la fameuse déité appelée Jupiter Ammon. On disait que ce dieu était fils de Jupiter, quoiqu'il y eût toute sorte de contes sur son origine et son histoire primitive. Il avait la forme d'un bélier et était adoré par le peuple d'Égypte, ainsi que par les Carthaginois et les peuples du nord de l'Afrique en général. Son temple était dans cet oasis, et il était entouré d'une population considérable, qui vivait principalement des dépenses des adorateurs qui venaient comme pèlerins ou autrement, faire des sacrifices à son reliquaire.

On dit qu'Alexandre, trouvant que les objets variés de l'ambition humaine, qu'il avait si rapidement obtenus les quelques années auparavant, par ses victoires et ses conquêtes, étaient insuffisants pour le satisfaire, commença alors à aspirer à des honneurs surnaturels, et conçut le dessein de se faire déclarer fils d'un dieu. Les héros d'Homère étaient fils d'un dieu. Alexandre leur enviait la renommée et l'honneur que cela leur donnait dans l'opinion de l'humanité. Il résolut de visiter le temple de Jupiter Ammon dans l'oasis de Siwah, et d'obtenir des prêtres la déclaration de sa divine origine.

Il alla donc aux bouches du Nil, où il trouva une place très-désirable, croyait-il, pour y bâtir une ville commerçante, et il résolut de la construire à son retour. De là, il suivit les côtes de la Méditerranée, vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il trouva une place appelée Parætonium. Il quitta alors la côte pour se diriger vers le sud, s'enfonçant dans le désert, aussitôt qu'il eut quitté la mer. Il était accompagné d'un petit détachement de son armée, comme escorte, et ils voyagèrent onze jours avant d'atteindre l'oasis.

Ils eurent plusieurs aventures périlleuses en traversant le désert. Pendant les deux premiers jours, les soldats étaient exaltés par la nouveauté et la grandeur romanesque de la scène. Le désert représente en quelque degré la sublimité de l'océan. C'est la même étendue sans limite, la même immensité, la même courbe interrompue à l'horizon,

le même manque de traces, la même solitude. En outre, il règne un certain silence profond et terrible, qui ajoute à la scène un nouvel élément de puissance et de grandeur. Ce silence redoutable et solennel est beaucoup plus imposant et sublime que les plus forts orages de la mer.

Le troisième jour, les soldats commencèrent à se fatiguer d'une telle marche. Ils avaient peur de pénétrer plus avant dans ces solitudes effrayantes et sans limite. Ils avaient été obligés de prendre de l'eau avec eux, dans des outres que portaient des chameaux. Le chameau est la seule bête de somme que l'on puisse employer dans les déserts. Il y a dans la structure anatomique de cet animal une particularité qui lui permet de prendre en une fois une provision d'eau pour plusieurs jours. Au fait, il a été créé pour le désert. Dans son état naturel, il vit dans les oasis et dans les vallées. Il se nourrit de l'herbe qui croît parmi les rocs et les collines qui alternent dans ces contrées avec les grandes plaines sablonneuses. En passant de l'un à l'autre de ces maigres pâturages, il a de longs voyages à faire à travers les sables, où il peut trouver çà et là un peu de nourriture, mais où il n'y a point d'eau. La Providence l'a formé avec une structure adaptée à cette exigence, et par le moyen de laquelle il devient très-utile à l'homme.

Les soldats d'Alexandre n'avaient pas pris une provision d'eau suffisante et furent tout à coup réduits à une grande détresse. Ils furent soulagés, dit-on, par une pluie, quoique la pluie soit extrêmement rare dans les déserts. Alexandre attribua ce secours à l'intervention miraculeuse du ciel. Dans de telles circonstances, on étend du linge à la pluie, et lorsqu'il est imbibé d'eau, on le serre pour en tirer l'eau. Mais dans cette occasion, comme le disent les historiens de ce temps-là, les soldats n'attendirent pas d'avoir recueilli l'eau de cette manière, mais tous les soldats levèrent la tête et ouvrirent leur bouche pour recevoir les gouttes de pluie, à mesure qu'elles tombaient.

Il y avait un autre danger auquel ils étaient exposés pendant leur marche, danger plus terrible même que le manque d'eau. C'était d'être assaillis par des nuages de sable et de poussière qui s'élèvent quelquefois avec le vent du désert. On les appelle des orages de sable. Le sable fin vole alors en nuages rapides : il remplit les yeux et empêche le voyageur de respirer ; il finit par ensevelir son corps dans les sables mouvants, lorsqu'il se couche pour mourir. Une grande armée de cinquante mille hommes, sous un précédent roi de Perse avait été assaillie et détruite de cette manière, quelques années auparavant, dans un des déserts de l'Égypte.

Les soldats d'Alexandre avaient entendu parler de cette calamité, et ils étaient parfois menacés du même sort. Pourtant ils échappèrent enfin à tous les dangers du désert, et commencèrent à approcher du fertile et vert pays de l'oasis. Le passage de ces solitudes affreuses et lugubres des plaines de sable, aux bosquets, au village et à la magnifique verdure de l'oasis fut délectable pour Alexandre lui-même, et pour tous ses hommes. Les prêtres du grand temple de Jupiter Ammon le reçurent tous avec les marques de la plus grande distinction. Ils accomplirent les cérémonies les plus solennelles et les plus magnifiques, avec des offrandes, des oblations et des sacrifices. Les prêtres, après s'être entretenus en secret avec le dieu du temple, sortirent en annonçant qu'Alexandre était en effet son fils, et lui rendirent en conséquence les honneurs divins. On suppose qu'il les a corrompus

par des présents. A la fin, Alexandre retourna à Memphis, et dès lors, il signa tous ses ordres et ses décrets en se donnant le titre de roi Alexandre, fils de Jupiter Ammon.

Mais quoique Alexandre désirât inspirer à ses soldats ignorants une vénération mystérieuse pour sa feinte divinité, il n'en était pas la dupe lui-même ; il fit même parfois de ses prétentions au caractère divin un sujet de plaisanterie. Par exemple, on lui apporta un jour du feu dans le *focus*. Le *focus* ou foyer que l'on employait du temps d'Alexandre, était un petit plateau en métal, supporté par trois pieds, sur lequel on faisait du feu. On le plaçait dans un endroit convenable de la tente, et la fumée s'échappait par le haut. Un jour que des soldats l'apportaient dans la tente et qu'ils avaient mis trop peu de bois dessus, Alexandre demanda à l'officier de mettre du combustible ou de l'encens ; qu'il pouvait le considérer comme dieu ou comme homme, suivant qu'il lui plairait, mais qu'il désirait être traité comme l'un ou l'autre.

A son retour de l'oasis, Alexandre poursuivit son dessein de bâtir une ville à l'embouchure du Nil ; il tira les plans, dit-on, de sa propre main. Il en surveilla les constructions et il invita les artisans et les industriels de toutes nations à venir y habiter. Ils répondirent en grand nombre à cette invitation, et la ville devint bientôt grande, riche et puissante. Elle fut construite pour une place de commerce, et la sagesse et la sagacité que montra Alexandre dans le choix de l'endroit, se voient dans le fait que la ville s'éleva immédiatement au rang des premières places de commerce et de négoce, pour toutes les côtes de l'Afrique, et tient encore ce rang depuis vingt siècles.

Il y avait une île près de la côte, en face de la ville, appelée Pharos. On y construisit un phare des plus magnifiques, à l'une de ses extrémités. Ce phare était considéré à cette époque comme une des merveilles du monde. Et on dit qu'il avait cinq cents pieds de haut. Ceci peut avoir été exagéré. Quoi qu'il en soit, il fut célèbre alors dans tout le monde, et son existence et sa grandeur firent sur l'esprit humain une impression qui n'a pas encore été effacée. Phare est le nom que l'on donne dans plusieurs langues, de nos jours, aux fanaux construits à l'entrée des ports.

En construisant la ville d'Alexandrie, Alexandre mit de côté pour un temps son propre caractère naturel, et prit un mode d'action en parfait contraste avec le cours ordinaire de sa vie. Il fut, pendant la plus grande partie de sa carrière, un destructeur. Il parcourut la terre, arrêtant le commerce, interrompant et troublant les paisibles recherches de l'industrie, renversant les murailles des villes, brûlant les demeures et tuant les hommes. C'est la vraie vocation d'un héros et d'un conquérant ; mais à l'embouchure du Nil, Alexandre mit de côté ce caractère. Il employa toute son énergie à projeter les moyens de faire quelque chose de bien. Il construisit un port ; il bâtit des magasins ; il pourvut au bien-être et à la protection des marchands et des artisans. Les nations échangèrent des denrées beaucoup plus facilement et en plus grande quantité, en conséquence de ces facilités, et les jouissances furent multipliées dans mille et mille cabanes des grandes cités d'Égypte et dans les districts ruraux des bords du Nil. Le bien qu'il a ainsi commencé s'est également perpétué. Alexandrie a continué son œuvre bienfaisante depuis deux mille ans. C'est le seul monument qui soit resté de la grandeur d'Alexandre. Toutes les autres choses qu'il

avait accomplies périrent à sa mort. Combien mieux cela n'aurait-il pas été pour le bonheur de l'humanité, comme pour sa propre et vraie renommée, si la règle de sa vie eût été de faire le bien, au lieu d'en être l'exception.

École du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES

POUR

ÉCOLES ET FAMILLES.

DOUZIÈME SECTION.—LE MESSAGE DU TROISIÈME ANGE.

LEÇON I.

LE TROISIÈME ANGE.

QU'EST-CE qui suivit les deux anges déjà cités? Apoc. 14 : 9.

2. Quelle terrible menace cet ange annonce-t-il? Vers. 10, 11.

3. A qui cette terrible punition doit-elle être infligée? Vers. 9.

4. Est-il donné quelque explication concernant cette bête, par laquelle nous puissions la reconnaître?—Ce doit être une bête qui est adorée; à laquelle on a fait une image possédant quelque chose qui est appelé sa marque.

5. Où une telle bête se trouve-t-elle décrite?—Dans le chapitre précédent. Voyez Apoc. 13 : 2, 3, 8, 14-17.

6. Qu'est-ce que l'on a vu que cette bête représente?

7. Comment cette bête est-elle parfois appelée?—La «bête qui blasphème».

8. Quelle preuve pouvez-vous donner qui montre que la papauté est bien représentée par un tel symbole?—Le pape Martin V, dans une de ses lettres, se nomme lui-même le «Très-Saint et Très-Heureux, qui est l'Arbitre du ciel, et Seigneur de la terre, Successeur de St.-Pierre, l'Oint du Seigneur, le Maître de l'univers, le Père des rois, la Lumière du monde.»

9. Comment se termine la lettre d'ordination du Dr. Guistianni?—«Donné à Rome, de notre palais, le 10 février 1817, le XIV. Jurisdiction du très-saint Pontife et Père en Christ, et Seigneur notre Dieu le Pape, Léon XII. etc.»—*Rome as It Is*, p. 180.

LEÇON II.

CARACTÈRE BLASPHEMATOIRE DU LÉOPARD D'APOC. 13. DÉMONTRÉ PAR L'EXEMPLE DE LA PAPAUTÉ.

1. Suivant le Dr. Guistianni, que pouvez-vous lire sur une des portes de Rome?—«Paulus III, Pontifex Opt. Maxim in teris Deus,» ce qui signifie: Paul III, Souverain Prêtre, l'excellent, le plus grand et Dieu sur la terre.

2. Quel passage trouve-t-on dans l'Histoire de Moreri?—«Faire la guerre au pape, c'est faire la guerre à Dieu, voyant que le pape est Dieu, et que Dieu est le pape.»

3. Qu'est-ce que la «Décrétale» romaine?—C'est une œuvre autoritaire dans la loi ecclésiastique romaine.

4. Qu'est-ce qu'on exige de tout pape qui est investi à la «succession»?—Il doit déclarer vraie les Décrétales papales.

5. Que dit cette Décrétale de l'autorité du pape?—Elle dit: «Il peut prononcer des sentences et des jugements contraires au droit des nations, à la loi de Dieu et de l'homme. . . Il peut se libérer lui-même

des commandements des apôtres, étant leur supérieur, et des règles de l'Ancien Testament», etc.

6. Qu'est-il dit de son pouvoir de changer les lois?—«Le pape a le pouvoir de changer les temps, d'abroger les lois et de se dispenser de toutes choses, même des préceptes de Christ.»

7. Qu'est-il dit du caractère blasphématoire de cette bête? Répétez Apoc 13 : 5, 6.

LEÇON III.

CARACTÈRE PERSÉCUTEUR DE LA PAPAUTÉ.

1. Qu'est-il dit du caractère persécuteur de la bête? Apoc. 13 : 7.

2. Que décréta le pape Marcellus?—«Il n'est permis ni de penser, ni d'enseigner autrement que suivant les directions de la cour de Rome.»

3. Que dit le décret du pape Innocent III?—«Les puissances séculières jureront d'exterminer tous les hérétiques condamnés par l'église, et si elles ne le font pas, elles seront anathème.»

4. Que dit le «Manuel des Inquisiteurs»?—«Toute personne peut attaquer ceux qui sont rebelles à l'église, et les dépouiller de leurs biens, les tuer et brûler leurs maisons et leurs villes.»

5. Que dit le décret du pape Alexandre? Il décrète que «les inquisiteurs peuvent forcer les héritiers de ceux qui favorisèrent les hérétiques à livrer leurs biens comme punition des coupables. Un homme, après sa mort, peut être déclaré hérétique, et ses propriétés peuvent être confisquées.»

6. Que publia le pape Léon X en 1516?—«Personne ne prêchera sans la permission de son supérieur. Tout prédicateur doit expliquer l'Évangile d'après les Pères. Il ne doit pas expliquer l'avenir ou les temps de l'antechrist. Si quelqu'un agit contrairement à ce rescrit, il sera privé de son office de prédicateur, et excommunié.»

7. Comment prouvez-vous que cette bête blasphématrice est identique à la petite corne de Dan. 7?

8. Qu'est-ce que le pouvoir représenté par la petite corne pensait pouvoir faire? Dan. 7 : 25.

9. Que dit la «Décrétale» du pouvoir du pape de changer la loi?—«La volonté du pape sert de raison. Il peut dispenser de la loi et rendre juste ce qui est injuste, en corrigeant et en changeant les lois.»

LEÇON IV.

LE TEMPS OU S'ÉLÈVE LA BÊTE A DEUX CORNES.

1. Qu'est-il dit de ce pouvoir blasphématoire dans Apoc. 13 : 8?

2. Que serait-ce qu'adorer la bête?—Obéir à ses lois en désobéissant aux lois de Dieu, l'élevant ainsi au-dessus de Dieu.

3. Que veut dire obliger d'adorer la première bête? Apoc. 13 : 11, 12.

4. Quand voit-on la seconde bête s'élever?—Au moment même où on voit le léopard aller en captivité. Vers. 10

5. Quand la bête fut-elle menée en captivité?—Lorsque Berthier, général français, fit le pape prisonnier, et l'envoya en captivité.

6. Que marqua cet événement?—La terminaison des 1260 ans de la suprématie papale.

7. Comment le même événement est-il décrit dans la prophétie de Daniel?—La domination est ôtée à la petite corne. Dan. 7 : 26.

8. Comment cela est-il représenté dans Apoc. 13 : 3?—Une des têtes de la bête est blessée à mort.

9. Comment cette blessure mortelle fut-elle guérie?—Par l'installation d'un autre pape en 1800.

10. Le pape a-t-il eu depuis lors la puissance qu'il avait exercée auparavant?—Il ne l'eut plus; on ôta sa domination «jusqu'à en voir la fin». Dan. 7 : 26.

11. Que doit-on conclure de ce qui précède?—Que la bête à deux cornes doit représenter quelque pouvoir qui devait justement arriver à la puissance, et se faire remarquer vers l'an 1798.

12. Quelle remarque fait John Wesley à cet égard, dans ses notes sur Apoc. 13?—Il dit, parlant de la bête à deux cornes: «Il n'est pas encore venu, quoiqu'il ne puisse pas être éloigné; car il doit paraître à la fin des quarante-deux mois de la première bête.» G. H. BELL.

—UN instituteur racontant à ses élèves l'histoire de l'homme riche et du pauvre Lazare, leur demanda: «Lequel des deux aimeriez-vous être, l'homme riche ou Lazare?» Une voix répondit: «L'homme riche pendant ma vie et Lazare quand je serai mort.»

Ceci n'est-il pas ce que des foules de personnes cherchent à faire? Tel voudrait mourir de la mort du juste qui, pendant sa vie, a vécu en mondain.

Épître Néphalienne à S. M. Léopold II, Roi des Belges—Poème in 8° Royal, 16 pages 1 fr.—Nous serons bien aises de fournir cette brochure à tous ceux qui la désirent.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

1. *Le Règne Millénaire.† 16 pages. 10 cts.
2. *Le Second Avènement; Objet et proximité de cet Événement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
3. *Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
4. *Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
5. *Le Sanctuaire de la Bible.† 20 pages. 15 cts.
6. *Quel Jour Observez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
7. Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
8. Le Sabbat de la Bible.† 32 pages. 20 cts.
9. Le Premier Message d'Apocalypse.† 16 pages 10 cts.
10. Le Second " " " "
11. Le Troisième " " " " 32 "
12. Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
13. *Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts.
14. *Les Deux Lois.† 16 pages. 10 cts.
15. La Loi et l'Évangile. 16 pages. 10 cts.
16. Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
17. *La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
18. *L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
19. Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
20. Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
21. Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
22. *Pouvons-nous Savoir?† 8 pages. 5 cts.
23. L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
24. Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
25. *La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
26. *Le Sabbat de l'Éternel.† 16 pages. 10 cts.
27. *L'Homme est-il Immortel?† 8 pages 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser: Mr J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse.

LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), FÉVRIER 1882.

J. N. ANDREWS, }
URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

L'AFFLICTION DE CHRIST.

LORSQUE nous lisons dans Jean 1 : 11 que Christ vint chez soi, et que les siens ne l'ont point reçu, nous sommes surpris de l'aveuglement du peuple juif; mais nous ne considérons pas sérieusement le chagrin que leur conduite doit avoir occasionné au Seigneur. Le chap. 49 d'Ésaïe montre d'une manière très-impressive la souffrance que dut éprouver Christ ensuite de la conduite de sa propre nation. Les trois premiers versets de ce chapitre annoncent la mission de Christ et la préparation qu'il avait reçue pour cette mission. Le Père avait rendu sa bouche semblable à une épée aigüe, il l'avait serrée dans son carquois comme une flèche bien polie et lui avait promis qu'il serait glorifié dans son œuvre.

La promesse fut faite en ces termes: «Tu es mon serviteur; Israël est celui en qui je me glorifierai par toi.» Verset 3. Le Seigneur répond à ceci en annonçant dans des paroles pleines de tristesse le résultat de sa mission chez les Juifs. «Et moi j'ai dit: J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit; toutefois mon droit est auprès de l'Éternel, et mon œuvre est auprès de mon Dieu.» Verset 4. Ces paroles sont dignes de la plus sérieuse attention; elles expriment l'angoisse de Christ en vue du fait que sa propre nation l'avait rejeté. Les Juifs avaient été témoins de ses miracles qui auraient dû les convaincre tous qu'il était le vrai Messie. Ils avaient entendu ses sermons qui étaient les plus impressifs que jamais homme mortel ait entendus. Ils avaient été témoins de son humilité, de sa patience, de son renoncement, de sa bienveillance, de sa sagesse, de son amour envers Dieu et envers les hommes. Et ils avaient vu que dans toute chose, sa vie était une parfaite démonstration de l'excellence de la loi de Dieu. Pourtant à la fin de son ministère, quoique quelques-uns crussent en lui, la nation juive, en général, avait décidé de le rejeter.

Sa détresse, lorsqu'il entra à Jérusalem, juste avant sa crucifixion, est exprimée de la manière la plus touchante. Il regarda la ville et pleura sur elle, et dit: «Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes; mais vous ne l'avez pas voulu.» Luc 19:41; Mat. 23:37. Pourtant même ses paroles n'expriment pas plus de détresse que les paroles par lesquelles Ésaïe le représente comme disant à son Père, concernant le résultat de sa mission: «J'ai travaillé en vain; j'ai consumé ma force inutilement.» Aucun langage ne peut exprimer plus fortement l'accablement que ces paroles. Il avait sacrifié toutes choses pour sauver la nation juive; mais lorsqu'ils eu-

rent entendu sa prédication, et qu'ils eurent été témoins de ses œuvres, ils rejetèrent sa mission, car ils ne virent rien en lui qui le fit désirer. Esa. 53:2, 3.

Si nous réfléchissons à cela, nous pourrions comprendre que le chagrin du Seigneur fut très-grand. Quoique toute la plénitude de la divinité habitât corporellement en lui, (Col. 2:9), pourtant il était capable de souffrir comme un homme, et il lui fut donné de voir échouer en apparence son grand effort en faveur du peuple juif. Satan savait comment faire souffrir Christ du découragement et il espéra sans doute que, comme si peu de gens recevaient le Sauveur, Christ en concluerait qu'il ne valait pas la peine de faire le sacrifice de sa vie sur la croix. Mais l'amour infini qui porta Christ à quitter la présence de son Père, dans les cieux et à revêtir notre nature humaine, le poussa à donner sa vie pour nous.

Ce que notre Sauveur souffrit sur la croix, lorsque la face de son Père lui fut voilée et qu'il sentit les angoisses du désespoir, excède toute la puissance de notre intelligence. Mais nous pouvons comprendre quelque chose de sa détresse, lorsqu'à la fin de son ministère, il vit que Jérusalem devait être détruite et la nation juive dispersée, et dit: «J'ai consumé ma force inutilement et sans fruit.» Mais son Père lui répondit ici: «Quoique Israël ne se rassemble point, toutefois je serai glorifié aux yeux de l'Éternel.» Esa. 49:5.

Le verset suivant explique comment cela se ferait. Quoique Christ ne dût pas réussir à sauver le peuple juif de la dispersion, son salut devait être reçu par les Gentils, jusqu'au bout de la terre. Le Père s'adressa au Fils de cette manière: «C'est peu de chose que tu sois mon serviteur pour rétablir les tribus de Jacob, et pour ramener les restes d'Israël; mais je t'ai donné pour être la lumière des nations et pour être mon salut jusqu'aux bouts de la terre.» Verset 6. Le reste du chapitre se rapporte à la propagation de l'Évangile parmi les Gentils, la résurrection des justes et la création des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Ce que le psalmiste dit du fidèle ministre de Christ serapportera au plus haut degré à Christ lui-même: «Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de triomphe. Celui qui porte la semence pour la mettre en terre ira en pleurant; mais il reviendra avec un cri de joie, quand il portera ses gerbes.» Ps. 126:5, 6. Notre Seigneur sema avec larmes, et souffrit la douleur extrême de voir sa mission en apparence manquée. Mais il jouira du travail de son âme, et il en sera rassasié, lorsque l'innombrable multitude des rachetés se tiendra autour du trône de Dieu, revêtus de robes qui auront été lavées et blanchies dans le sang de l'Agneau. Esa. 53:11; Apoc. 7:9-14.

Ceux qui ont été fidèles au service de Christ, seront invités par lui au dernier jour à entrer dans la joie de leur Seigneur. Mat. 25:21, 23. Cette joie consistera à voir que d'autres ont été sauvés par notre moyen, car ceci sera la plus grande des joies qu'éprouvera Christ. Mais ceux qui entreront dans

la joie de leur Seigneur au dernier jour seront ceux qui auront partagé avec le Seigneur les afflictions qui sont inséparablement liées à l'œuvre de semer la précieuse semence de la vérité.

Chacun de nous peut réjouir le cœur de notre Seigneur en recevant sa vérité et en y obéissant, et chacun de nous peut lui faire de la peine, en négligeant son grand salut. Le jour du Jugement montrera si nous avons accepté ou rejeté son offre miséricordieuse de vie éternelle.

J. N. A.

ÉVÉNEMENTS

—DU—

PREMIER ET DU SECOND MILLIER D'ANNÉES
DE LA GRANDE SEMAINE DE L'HISTOIRE
DE L'HOMME.

I.

La Première Période de Mille Ans.

DANS notre dernier numéro, nous avons parlé de la grande semaine, ou période de sept mille ans, assignée à l'histoire de l'homme. Dans ce numéro, nous désirons énumérer brièvement les événements les plus importants des deux premiers milliers d'années de cette grande période. La création de notre terre est l'événement qui marque le commencement de cette période, et qui sépare le temps de l'éternité du passé.

«Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.» L'acte de créer est ce qui distingue Dieu de tous les autres êtres et c'est parce que Dieu est le Créateur qu'il a le droit de demander que tous les autres êtres l'adorent. Dieu créa toutes choses de rien. Cet acte marque le commencement du premier jour du temps. En ce jour aussi, il créa la lumière.

Au second jour, Dieu créa l'atmosphère. Au troisième jour il fit paraître le sec et le couvrit d'arbres et de plantes. Au quatrième jour, Dieu donna au soleil et à la lune la puissance de luire. Au cinquième jour, il créa les poissons de la mer et les oiseaux de l'air. Au sixième jour il créa les animaux terrestres. Il créa aussi l'homme afin qu'il dominât sur la terre, et le plaça dans le jardin d'Éden où il pouvait avoir accès à l'arbre de vie. Lorsque les six jours furent presque accomplis, Dieu regarda toute l'œuvre qu'il avait faite, et voilà, tout était très-bon. Gen 1:1-31.

Au septième jour, Dieu se reposa de toute l'œuvre qu'il avait faite; et Dieu bénit le septième jour, et le sanctifia afin qu'il fût un mémorial éternel, rappelant qu'il est le Créateur des cieux et de la terre. Le premier acte de l'histoire de l'homme est celui de la rébellion contre Dieu. Alors Dieu prononça sur lui la sentence de mort et le chassa du jardin d'Éden. Mais il permit que ce jardin avec l'arbre de vie demeurât un certain temps sur la terre; car il plaça comme gardes des chérubins avec une lame d'épée de feu pour empêcher l'homme d'approcher de l'arbre de vie, et d'en manger le fruit. Gen. 2 et 3.

L'événement remarquable qui arrive ensuite dans l'histoire de l'homme est le meurtre d'Abel par Caïn. Gen. 4. Le premier-né de la race humaine fut un meurtrier; et la victime fut son propre frère. Pourquoi Caïn tua-t-il Abel? Parce que ses propres œuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient justes. 1 Jean 3:12. Le meurtre d'Abel précède immédiatement la naissance de Seth. Gen. 4:25. C'était donc environ cent trente ans après la création. Gen 5:3. Caïn s'en alla loin de la présen-

ce du Seigneur, et sépara sa famille des autres descendants d'Adam.

La polygamie commença dans sa famille par l'acte de Lémec, qui prit deux femmes. Gen. 4 : 19. Comme Lémec était le septième descendant dans la lignée de Caïn, il fut probablement contemporain d'Hénoch, le septième depuis Adam, dans la lignée de Seth. La polygamie commença donc environ 650 ans après la création. Pendant que ce mal terrible était confiné à la famille de Caïn, le danger n'en fut pas si grand pour les enfants de Dieu; mais lorsqu'il prévalut au point que les fils de Dieu s'y laissèrent entraîner, Dieu vit qu'il était nécessaire de détruire le monde par un déluge d'eau. Gen. 6 : 1-8.

Comme le déluge n'arriva pas avant l'an 1656 de la création, et que la polygamie commença à peu près en l'an 650, il a fallu une période d'environ mille ans pour que le péché de Lémec devint universel et amenât sur l'humanité les eaux du déluge. Hénoch était âgé de 65 ans quand il commença à marcher avec Dieu. C'était en l'an 688. Il marcha avec Dieu 300 ans. Jude nous dit qu'il prédit le second avènement de Christ, ce qui montre que dans l'âge patriarcal, le monde eut connaissance du jour du Jugement.

Adam qui avait conversé avec Dieu dans le paradis, et qui avait entendu les paroles mêmes de ses lèvres, par lesquelles le Sabbat fut sanctifié en mémoire de la création, et qui avait été témoin de la ruine que le péché amena sur la terre, vécut jusqu'à l'an 930 pour rendre témoignage à la vérité, au milieu de la famille humaine. Lorsque Hénoch eut marché avec Dieu 300 ans, il fut enlevé dans le ciel, de la même manière que Dieu enleva plus tard Elie. Gen. 5 : 24 ; 2 Rois 2 : 11 ; Hébr. 11 : 5. Ceci se passa 58 ans après la mort d'Adam, et 988 ans après la création. On peut donc dire que l'enlèvement d'Hénoch marque la fin des premiers mille ans de l'histoire de notre monde.

II.

La Seconde Période de Mille Ans.

Nous commençons maintenant l'histoire du second millier d'années. Noé naquit l'an 1057. L'esprit de prophétie marqua la naissance de Noé comme un événement important. Gen 5 : 28, 29. Il est dit de lui que c'était un homme juste et plein d'intégrité en son temps, marchant avec Dieu. Gen. 6 : 9. Il paraît probable qu'à cause de la méchanceté qui prévalait sur la terre, il forma le dessein de ne se point marier et qu'il n'épousa une femme que lorsqu'il eut environ 500 ans, car son fils aîné naquit lorsque Noé avait 500 ans. Gen. 5 : 32. Nous pouvons donc conclure que lorsque Dieu avertit Noé concernant le déluge, il lui ordonna de prendre une femme.

Dieu annonça la destruction de la race humaine en faisant connaître le temps pendant lequel il supporterait l'homme. Il dit que ce serait pendant 120 ans. Comme Noé était l'homme que Dieu avait désigné pour avertir du déluge et s'y préparer, ce fut sans doute à Noé que Dieu annonça la période de temps qui s'étendrait jusqu'à cet événement. Gen. 6 : 1-3. Noé fut un prédicateur de la justice (2 Pier. 2 : 5); et il eut la responsabilité d'avertir l'ancien monde concernant le déluge. Il est probable qu'il eut d'abord quelque succès en amenant les hommes à la repentance; car il est impossible qu'un homme et sa famille fussent capables d'élever une construction telle que l'arche, ou de payer la dépense d'une telle entreprise. Car l'arche avait deux cent seize mètres de long, trente-six mètres de large et

vingt-un mètres soixante centimètres de hauteur.

Mais sa doctrine était tellement impopulaire qu'avant l'arrivée du déluge, ses aides l'abandonnèrent, car il n'y eut que Noé et sa famille qui entrèrent dans l'arche. Quoique les habitants de l'ancien monde eussent été fidèlement avertis par Noé, Christ dit qu'ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il vint et les emporta tous. Mat. 24 : 37-39. Ceci arriva parce que le monde crut ces gens de renom qui vivaient du temps de Noé, et ne crut point la prédication de Noé. Gen. 6 : 3, 4. Le déluge vint l'an 1656, et tout ce qui avait vie sur la surface de la terre fut détruit.

Ceux qui s'opposaient à Noé pensaient qu'il était impossible qu'un tel événement pût avoir lieu; et les puissants hommes de renom étaient sans doute capables de montrer par leur science qu'il n'y avait pas assez d'eau sur la surface du globe pour créer un déluge. Mais lorsque le temps de cet événement arriva, il paraît que non-seulement la pluie descendit des cieux, mais que les fontaines du grand abîme furent aussi rompues, ce qui signifie que Dieu abaissa les continents et éleva le lit de l'Océan, de sorte que les eaux de la mer furent répandues sur la terre. Gen. 7 : 11 ; Amos 9 : 6.

A la fin d'une année et dix jours, Noé et sa famille sortirent de l'arche pour prendre possession de la terre. Gen. 7 : 11 ; 8 : 14. Le premier acte de Noé fut d'offrir un sacrifice solennel à Dieu. Gen. 8 : 20. Dieu fit alliance avec lui, de ne plus détruire la terre par un déluge. Nous arrivons maintenant à la seule tâche qu'il y ait dans le récit de la vie de cet homme de Dieu. Noé planta une vigne et fit du vin, et quoique ce fût un homme d'une grande piété, il est raconté à sa honte qu'il s'enivra. C'est le premier exemple dans lequel le vin soit mentionné dans les anciens livres et cela devrait être un avertissement pour toute l'humanité.

Le vin attira la honte sur Noé et dans l'histoire subséquente de cette boisson, nous voyons que le vin a amené la ruine de milliers de descendants de Noé.

Il y a lieu de croire que lorsque les hommes se furent multipliés sur la terre, après le déluge, ils devinrent très-méchants. Noé était gouverneur légitime de la famille humaine, car tous étaient ses enfants. Mais Nimrod, l'arrière petit-fils de Noé aspirait à gouverner toute la race humaine. Il commença à régner à Babel. Gen. 10 : 1-10. Et là, leur méchanceté devint si grande, que Dieu confondit leur langage et les dispersa par toute la terre. Gen. 11 : 1-9.

Noé vécut 350 ans après le déluge. Sa mort arriva donc 2007 ans après la création. Elle peut naturellement marquer la fin du second millier d'années de l'histoire de notre monde.

J. N. A.

LA SANCTIFICATION

—DU—

PREMIER JOUR DE LA SEMAINE.

I.

Zèle sans Connaissance.

ON fait de nos jours partout de grands efforts pour établir la doctrine que Dieu a sanctifié le premier jour de la semaine en mémoire de la résurrection de Christ et que tous les hommes devraient s'abstenir de tout travail ordinaire en ce jour-là. Nous respectons tous ceux qui sont engagés dans ce mouvement avec le désir sincère de glorifier Dieu; mais nous ne pouvons avoir de sympathie pour l'œuvre qu'ils ont entreprise d'accomplir.

Nous pouvons expliquer notre manière de voir en ces termes: La Bible nous dit qu'au commencement Dieu sanctifia le septième jour; mais elle ne nous dit pas, dans aucun endroit, que Dieu ait jamais sanctifié le premier jour de la semaine. Toute personne, soit protestante, soit catholique, soit incrédule qui a quelque connaissance de la Bible, reconnaîtra que cette déclaration est vraie. Nous voulons le répéter à cause de son importance. Au commencement Dieu sanctifia le septième jour, mais il n'a jamais, dans aucun temps, sanctifié le premier jour de la semaine. Cette proposition couvre réellement tout le champ de controverse entre ceux qui observent le septième jour et ceux qui observent le premier jour, et devrait décider la question. Mais quoique personne ne puisse nier que la Bible mentionne directement la sanctification du septième jour, et quoique personne ne puisse avancer qu'elle ait jamais mentionné la sanctification du premier jour, pourtant il y a beaucoup d'hommes capables et instruits qui essaient de montrer par argument que nous devrions sanctifier le premier jour et non point le septième. L'assertion que les hommes qui craignent Dieu refuseraient de sanctifier le jour que Dieu a sanctifié, et sanctifieraient avec enthousiasme le jour que Dieu n'a jamais sanctifié, semblerait incroyable, si l'observation universelle ne montrait pas que le fait est tel.

II.

La Sanctification du Septième Jour.

IL est donc nécessaire que nous recherchions les raisons que l'on suppose justifier cette étrange conduite. Cela ne peut être justifié par la raison qu'il y ait quelque doute que Dieu ait sanctifié le septième jour au commencement, car ce fait est ainsi attesté par Moïse, dans le récit de la création: «Et Dieu bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour-là il s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée pour être faite.» Gen. 2 : 3. Et cela fut confirmé par Dieu lui-même, lorsqu'il donna les dix commandements: «Car l'Éternel a fait en six jours les cieux, la terre, la mer et tout ce qui est en eux, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié.» Ex. 20 : 11.

Plusieurs choses sont évidentes d'après ces deux passages. 1° Que le jour sanctifié n'était pas un jour indéfini; mais que c'était réellement le jour spécial pendant lequel le Créateur se reposa. 2° Que cette sanctification eut lieu au commencement, montrant que cela fut fait en faveur de toute la famille humaine. 3° Que cela arriva avant la chute de l'homme, montrant que le jour sanctifié n'était pas une partie de la loi cérémonielle, ou un joug de servitude. 4° Que cette sanctification créa un devoir digne de constituer le quatrième commandement de la loi morale, commandement qui ne pourra jamais être mis de côté, tant que la loi de Dieu conservera son autorité.

III.

Le Premier Jour n'a pas été Sanctifié.

MAINTENANT, nous voulons rechercher ce que le Nouveau Testament dit de la sanctification du premier jour de la semaine. Lorsque Dieu sanctifie un jour, il le met à part, ou le consacre à un saint usage, et il doit donc donner un commandement à l'homme afin que le jour ne soit employé que pour un saint usage. Les hommes sanctifient le jour ainsi mis à part quand ils obéissent au commandement que Dieu a donné concernant ce jour. Il est donc évident que l'homme ne peut de son propre mouvement, sanc-

tifier un jour avant que Dieu l'ait d'abord sanctifié par son commandement. Si Dieu a sanctifié le premier jour, en mémoire de la résurrection de Christ, il doit l'avoir fait aussitôt que Christ ressuscita des morts, car le devoir doit commencer aussitôt que la raison de ce devoir existe.

Ainsi, si Christ ressuscita de bonne heure, au premier jour de la semaine, et si dans la pensée de Dieu, ce fait constitue une raison pour laquelle ce jour devrait être sanctifié, nous pouvons être sûrs que sa sanctification eut lieu sans délai. Mais l'acte de sanctifier le premier jour doit avoir été le même en substance que l'acte par lequel le septième jour fut sanctifié au commencement. L'ange de Dieu doit avoir dit aux disciples : « Christ est ressuscité des morts en ce jour, et par conséquent Dieu a béni ce jour et l'a mis à part pour un saint usage, en mémoire de cet événement. »

Mais chacun sait que rien de cette sorte n'est rapporté dans le récit de la résurrection de Christ, ni dans quelque autre partie du Nouveau Testament, et que la conduite des disciples, le jour de la résurrection de Christ montre qu'un tel message ne peut leur avoir été adressé. Car si l'ange de Dieu était apparu en gloire, et leur avait annoncé la résurrection de Christ et la sanctification du premier jour de la semaine, tous auraient cru que Christ était ressuscité des morts, et ils auraient observé par un saint repos le jour, comme consacré au Seigneur.

Mais rien de cette sorte ne transpire dans leur conduite et il est évident que la plupart des disciples n'étaient pas convaincus que Christ était alors ressuscité des morts, jusqu'à la fin de ce jour. Marc 16 : 9-14.

IV.

St.-Marc est le Seul des Evangélistes qui affirme que Christ Ressuscita le Premier Jour.

Le premier jour est mentionné huit fois dans le Nouveau Testament : Mat. 28 : 1 ; Marc 16 : 2, 9 ; Luc 24 : 1 ; Jean 20 : 1, 19 ; Act. 20 : 7 ; 1 Cor. 16 : 2. Le septième jour ou Sabbat du Seigneur est mentionné 59 fois. Mat. 12 : 1, 2, 5 (deux fois) 8, 10, 11, 12 ; 24 : 20 ; 28 : 1 ; Marc 1 : 21 ; 2 : 23, 24, 27 (deux fois), 28 ; 3 : 2, 4 ; 6 : 2 ; 15 : 42 ; 16 : 1 ; Luc 4 : 16, 31 ; 6 : 1, 2, 5, 6, 7, 9 ; 13 : 10, 14 (deux fois), 15, 16 ; 14 : 1, 3, 5 ; 23 : 54, 56 ; Jean 5 : 9, 10, 16, 18 ; 7 : 22, 23 (deux fois) ; 9 : 14, 16 ; 19 : 31 (deux fois) ; Act. 1 : 12 ; 13 : 14, 27, 42, 44 ; 15 : 21 ; 16 : 13 ; 17 : 2 ; 18 : 4. Même les jours de fête, nouvelles lunes et sabbats annuels de Lévi. 23, sont mentionnés une fois dans le Nouveau Testament, dans le but de montrer qu'ils sont abolis. Col. 2 : 16.

Si on nous disait que le premier jour de la semaine n'aurait pas été mentionné huit fois, si ce n'était pour montrer que ce jour devait prendre la place du Sabbat, nous répondrions qu'il était nécessaire de parler du premier jour en rapport avec la résurrection de Christ et qu'il y avait quatre évangélistes pour parler de cet événement. Deux d'entre eux mentionnent ce jour une fois chacun, et les deux autres le mentionnent chacun deux fois. Sauf cela, il n'est mentionné que deux fois dans le Nouveau Testament. Mais il est remarquable que parmi les huit exemples qui mentionnent ce jour, il n'est dit qu'une seule fois que la résurrection de Christ arriva ce jour-là (Marc 16 : 9), et aucun de ces exemples ne parle de la sanctification du premier jour de la semaine en mémoire de cet événement.

Les six endroits dans lesquels les quatre évangélistes mentionnent le premier jour de la semaine (Mat. 28 : 1 ; Marc 16 : 2, 9 ; Luc 24 : 1 ; Jean 20 : 1, 19) montrent simple-

ment qu'après que le Sabbat fut passé, quelques disciples allèrent au sépulcre, et trouvèrent que le Sauveur était ressuscité. Mais si ce n'était à cause du témoignage de Marc 16 : 9, on pourrait soulever la question de savoir si Christ est ressuscité au commencement du premier jour, ou à la fin du septième. Les quatre évangélistes, non-seulement négligent de parler de la sanctification du premier jour, en l'honneur de la résurrection de Christ, mais, à l'exception de Marc seul, ils négligent même de nous informer que Christ est ressuscité en ce jour. Chacun des évangélistes mentionne le Sabbat en rapport avec le premier jour de la semaine : Mat. 28 : 1 ; Marc 16 : 1, 2 ; Luc 23 : 56 ; 24 : 1 ; Jean 19 : 31, 42 ; 20 : 1. Mais tandis qu'ils parlent du septième jour comme Sabbat, ils ne donnent aucun titre sacré au premier jour de la semaine.

V.

Même le Monde entier ne pourrait pas transférer la Sanctification du Septième Jour au Premier Jour de la Semaine.

Si le premier jour de la semaine était devenu le Sabbat chrétien, les quatre évangélistes ne le savaient pas lorsqu'ils écrivirent leurs évangiles ; car il eût été de la plus grande importance qu'ils annonçassent ce fait, si ce fait existait. Pourtant ils le passent sous silence, quoique leurs écrits doivent servir d'autorité pour observer le premier jour, si cette autorité existe. Même Luc nous dit que lorsque les femmes eurent préparé des drogues aromatiques pour embaumer le corps de Christ, le Sabbat commença, et qu'elles se reposèrent le jour du Sabbat, selon le commandement.

Lorsque ces femmes vinrent au sépulcre de bon matin, le premier jour de la semaine, c'était afin d'accomplir ce qu'elles avaient commencé de faire et qu'elles avaient suspendu à cause du Sabbat. Luc, écrivant sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, mentionne leur conduite avec une approbation évidente. Luc 23 : 55, 56 ; 24 : 1.

Que devient l'idée que le premier jour de la semaine fut sanctifié à la résurrection de Christ en l'honneur de cet événement ? Pourquoi les évangélistes passent-ils sous silence la sanctification du jour ? Pourquoi trois d'entre eux négligent-ils même de dire que Christ est ressuscité en ce jour ? Pourquoi aucun d'eux ne dit-il : « Dieu sanctifia le premier jour de la semaine, parce qu'en ce jour Christ ressuscita » ? Ou l'Esprit de Dieu ne jugea pas la sanctification du premier jour digne d'être mentionnée, ou autrement cette sanctification n'eut jamais lieu.

Mais si Dieu a jugé convenable de sanctifier ce jour, l'acte n'était pas seulement digne d'être mentionné, mais il était absolument nécessaire qu'il fût mentionné, afin qu'il pût être connu que le septième jour ne devait plus être sanctifié, parce que Dieu avait sanctifié à sa place le premier jour de la semaine. Si les évangélistes avaient connu quelque chose de la sanctification du premier jour de la semaine, ils en auraient parlé. S'ils ne savaient rien de la sanctification de ce jour, comment est-il possible que la présente génération dépasse tellement en sagesse les évangélistes ?

Dans le dernier numéro de notre journal, nous avons montré que le premier jour de la semaine ne peut être le jour mentionné dans Apoc. 1 : 10. Dans notre prochain numéro, nous parlerons, si Dieu le permet, des deux passages dans lesquels le premier jour est mentionné après la résurrection de Christ ; et nous voulons rechercher le prétendu développement graduel de la sanctification du premier jour de la semaine, dans la primi-

tive Eglise. Un fait doit paraître aux yeux de tout lecteur de cet article, c'est que Dieu a sanctifié le septième jour, et n'a jamais sanctifié le premier jour de la semaine. Le septième jour est donc le saint jour du Seigneur, quoique tous les hommes le profanent ; et le sabbat célébré le premier jour n'est qu'une institution humaine, quoique tous les hommes s'unissent pour le sanctifier. J. N. A.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 21 : 15-27.

LA NOUVELLE JÉRUSALEM.

VERSETS 15-18. „Et celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, et ses portes, et sa muraille. La ville était bâtie en carré, et sa longueur était égale à sa largeur. Il mesura la ville avec la canne, et il la trouva de douze mille stades ; sa longueur, sa largeur et sa hauteur étaient égales. Ensuite, il mesura la muraille, qui était de cent quarante-quatre coudées, de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. La muraille était bâtie de jaspe ; mais la ville était d'un or pur, semblable à un verre fort clair.“

NOUS apprenons par ces versets que la ville forme un carré parfait, ayant la même mesure de tous les côtés. St.-Jean nous dit que la mesure de la ville était de douze mille stades. Douze mille stades égalent environ cinq cents lieues. Nous comprenons que cette mesure est la grandeur de la circonférence entière de la ville, et non pas seulement la grandeur d'un côté. Il paraît, d'après Kitto, que c'était l'ancienne méthode de mesurer les villes. On prenait la circonférence entière qui était donnée comme mesure de la ville. D'après cette règle, la Nouvelle Jérusalem aura cent vingt-cinq lieues de chaque côté. Sa longueur sa largeur et sa hauteur étaient égales. Suivant ces paroles, on s'est demandé si la hauteur de la ville était aussi grande que sa longueur et sa largeur. Le mot traduit par égales est *Isos*. D'après les définitions qui sont données par Messieurs Liddel et Scott, nous apprenons qu'il peut avoir le sens de proportionnée à la longueur et à la largeur. Et cette idée est appuyée par le fait que la muraille n'avait que soixante mètres de haut. En comptant la coudée d'environ soixante-douze centimètres, longueur que l'on donne à la coudée sacrée, cela ne donnerait qu'environ cent mètres, pour hauteur de la muraille. Or si la ville est exactement aussi haute que longue et large, c'est-à-dire de cent vingt-cinq lieues, cette muraille d'environ 100 mètres ne serait en comparaison qu'une affaire insignifiante. Nous pensons donc que nous devons juger de la hauteur des édifices de la ville par la hauteur de la muraille qui nous est donnée distinctement. La critique suivante, sur le verset 16, qui donne les dimensions de la Sainte Cité est sans doute correcte :—

« On a déduit par le texte donné ci-dessus, que la Nouvelle Jérusalem doit être aussi haute que longue, et que sa longueur sera de douze mille stades ou de cinq cents lieues. Il nous semble qu'il est tout à fait inutile d'attribuer un tel sens à ces paroles. Le mot égal ne signifie pas toujours les mêmes dimensions ou positions ; il est fréquemment employé dans le sens de proportion. Si nous disions que la longueur, la largeur et la hauteur de la ville étaient proportionnées, nous ne ferions point de faute de langue. »

Cette manière de voir sur ce texte se trouve dans le livre du prof. Dupuis : « Exposition de l'Apocalypse ». Ce qui suit, tiré de Thomas Wicks, auteur des « Lectures sur l'Apocalypse », présente la même idée : « Ces paroles pour-

tant présentent un autre sens qui est beaucoup plus naturel. Ce n'est point que la longueur, la largeur et la hauteur fussent séparément égales l'une à l'autre, mais égales à elles-mêmes; c'est-à-dire que la longueur était partout la même et la largeur partout la même, et de même la hauteur. Elle était parfaite et symétrique dans toutes ses proportions. Ceci est confirmé par le fait distinctement énoncé que la muraille avait cent quarante quatre coudées de hauteur ou deux cent seize pieds, ce qui est une hauteur convenable pour une muraille, tandis qu'il est dit que la longueur était aussi grande que la largeur.»

Le mot grec *Isos*, qui est traduit par égal, signifie, suivant Pickering, par proportion. Greenfield, en définissant une autre forme de ce mot *Isotes*, lui donne le sens de «proportions égales», et rappelle 2 Cor. 8: 13, 14, comme un exemple où cette définition est tout à fait admissible.

Granville Penn donne un tour tout autre à ce texte, et prétend que les paroles suivantes sont la meilleure manière de rendre ce texte: «Et il mesura la ville avec la canne, douze mille stades. La longueur et la largeur sont égales. Et il mesura la hauteur de la muraille, cent quarante quatre coudées, suivant la mesure d'un homme, savoir de l'ange.»

Le prof. C. F. Hudson, savant renommé, prétend que ce qui précède «n'est pas une conjecture irréfléchie,» mais est tout à fait probable.

Il paraîtrait donc que la hauteur de la ville était proportionnée à la longueur et à la largeur, et qu'elle n'était pas aussi haute que longue. Ce texte admet certainement une interprétation plus rationnelle, et celle qui est suggérée ci-dessus le débarrasse de toute ambiguïté, et montre une harmonie parfaite dans la description générale.

La muraille était construite de jaspe. Le jaspe est une pierre précieuse que l'on décrit ordinairement comme étant d'une «belle couleur vert clair, quelquefois nuancée de blanc, ou tachetée de jaune». Nous comprenons que ceci est la matière qui forme le corps principal de la muraille, construite sur les douze fondements décrits ci après.

Versets 19, 20. «Et les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe; le second, de saphir; le troisième, de calcédoine; le quatrième, d'émeraude; le cinquième, de sardonix; le sixième, de sardoine; le septième, de chrysolite; le huitième, de béril; le neuvième, de topaze; le dixième, de chrysoprase; le onzième, d'hyacinthe; le douzième, d'améthyste.»

Si nous envisageons cette description comme exclusivement métaphorique, comme le font la plupart de ceux qui professent d'enseigner la Bible, et si nous spiritualisons cette ville en bagatelles aériennes, combien cette description minutieuse paraît insignifiante, et elle frise même à la folie. Mais si nous la prenons comme elle est évidemment donnée à comprendre, dans sa signification naturelle, et si nous regardons la cité comme le révélateur a eu évidemment le dessein de nous la montrer, comme étant littéralement une demeure tangible, notre héritage glorieux, dont nous devons contempler les beautés de nos propres yeux, combien la gloire de la scène n'en est-elle pas augmentée!

C'est à cette lumière, quoique l'homme mortel ne puisse de lui-même concevoir la grandeur de ces choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment, que nous aimons à entrevoir les faibles lueurs de notre future demeure qui nous sont données dans la Parole de Dieu. Nous aimons à nous arrêter sur ces descriptions qui communiquent à notre esprit, autant que le langage peut

le faire, une idée des agréments et des beautés qui caractériseront notre habitation éternelle. Et en nous absorbant dans la contemplation d'un héritage tangible et sûr, notre courage se relève, notre espérance revit, notre foi ouvre ses ailes, et avec des sentiments de reconnaissance envers Dieu qui nous a donné de pouvoir obtenir l'entrée dans les demeures des rachetés, nous prenons de nouveau la résolution, qu'en dépit du monde et de tous ses obstacles, nous voulons être du nombre de ceux qui partageront cette joie offerte à tous. Examinons donc maintenant les pierres précieuses de cette grande ville, à travers les portes de perles de laquelle nous espérons entrer bientôt.

«Le mot ornés [garnis], dit Staurt, peut faire soulever la question de savoir si l'écrivain veut dire que dans les différentes parties des fondements, des pierres précieuses étaient ajoutées çà et là comme ornement. Mais considérant la description entière, je ne pense pas que ceci en soit la signification.

«Le jaspe, comme nous l'avons vu ci-dessus, est une pierre ordinairement verte, d'une couleur transparente, avec des veines rouges. Mais il y en a une grande variété.

«Le saphir est d'un azur magnifique, ou bleu de ciel, presque aussi transparent et éclatant qu'un diamant.

«Le calcédoine semble être une espèce d'agate, ou plus proprement l'onyx. L'onyx des anciens était probablement d'un blanc bleuâtre et demi-transparent.

«L'émeraude était d'un vert vif, et se rapprochait du rubis par la dureté.

«Le sardonix est un mélange de calcédoine et de cornaline, et cette dernière est d'une couleur de chair.

«La sardoine est probablement la cornaline. Quelquefois pourtant, elle est entièrement rouge.

«Le chrysolite, comme son nom l'indique, est une couleur jaune ou or et est transparent. C'est de ceci que fut probablement tirée la conception de l'or transparent qui constitue la matière première dont la ville est bâtie.

«Le béril est d'une couleur vert de mer.

«La topaze de nos jours est jaune; mais celle des anciens paraît avoir été d'un vert pâle. Plin. 38, 8, Bellermin. Urim et Thummin, p. 37.

«Le chrysoprase est d'une couleur jaune pâle et verdâtre comme la ciboule; quelquefois on le place de nos jours parmi les topazes.

«L'hyacinthe est d'une couleur rouge foncé ou violet.

«L'améthyste, pierre précieuse d'une grande dureté et d'un grand éclat, est d'une couleur violette; on la trouve ordinairement en Inde.

«En considérant ces diverses espèces de pierres, nous voyons que les quatre premières sont d'une teinte verte ou bleuâtre, la cinquième et la sixième d'une teinte rouge ou écarlate, la septième jaune, la huitième, la neuvième et la dixième de différentes teintes de vert clair, la onzième et la douzième d'une teinte écarlate ou rouge éclatant. Il y a donc une classification dans cet arrangement; un mélange semblable à la disposition des couleurs de l'arc-en-ciel, avec cette exception que c'est plus complexe.»

Verset 21. «Les douze portes étaient douze perles; chaque porte était d'une seule perle. Et la place de la ville était d'un or pur, semblable à du verre transparent.»

Que nous comprenions que ces portes étaient d'une perle solide ou composées de perles très-rapprochées, placées dans une

charpente ou quelque autre matière précieuse, cela n'influence pas matériellement le témoignage biblique. Si on nous faisait l'objection que ce serait contraire à la nature des choses d'avoir une perle assez grande pour la construction d'une porte, nous répondrions que Dieu est capable de la produire; l'objection limite simplement la puissance de Dieu. Mais dans les deux cas, les portes auraient extérieurement l'apparence d'une perle, et dans le langage ordinaire seraient décrites comme des portes de perle. Dans ce verset, comme aussi au verset 18, il est parlé de la ville comme étant construite d'or pur, semblable à du verre pur, ou comme si c'était du verre transparent. Nous ne concluons pas de ces paroles, que l'or est en lui-même transparent. Prenez par exemple celui qui compose les rues. S'il était réellement transparent, cela permettrait simplement de regarder au travers et de voir les choses sur lesquelles la ville repose, et il ne semble pas que cela serait d'un effet bien agréable. Mais supposons que le pavé d'or des rues soit si bien poli, qu'il ait la propriété de réfléchir les objets comme un vrai miroir, et nous pouvons remarquer que l'effet en serait extrêmement sublime et frappant. Pensez un moment quelle apparence aurait une rue pavée de cette manière. Les somptueux palais de chaque côté seraient réfléchis d'en bas et l'étendue illimitée des cieus, en haut, paraîtrait aussi en dessous, de sorte qu'il semblerait à un homme qui parcourrait ces rues d'or, comme si la ville et lui-même étaient suspendus entre l'espace illimité, au-dessus, et les profondeurs insondables en dessous; tandis que les maisons, de chaque côté des rues, ayant la même propriété de réfléchissement, multiplieraient merveilleusement les palais et les gens, et contribueraient à rendre toute la scène au-dessus de toute conception, agréable, magnifique et somptueuse.

Verset 22. «Je n'y vis point de temple; car le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en sont le temple.»

Le temple rappelle l'idée de sacrifices et d'une œuvre médiatrice; mais lorsque la ville sera placée sur la terre, une telle œuvre ne devra pas y être accomplie. Les sacrifices et les offrandes, et toute l'œuvre médiatrice, dont ils sont la base seront passés pour toujours; il n'y aura donc pas besoin du symbole visible d'une telle œuvre. Mais l'ancien temple de Jérusalem, en même temps qu'il était un lieu pour l'adoration et les sacrifices, était la beauté et la gloire de la ville; et comme pour répondre d'avance à la question que l'on pourrait soulever quant à ce qui constituerait l'ornement de la nouvelle ville s'il n'y avait point de temple, le prophète dit: «Le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en sont le temple.» Nous comprenons qu'il y a maintenant un temple dans la ville Chap. 16: 17. La révélation ne nous informe pas de ce que devient le temple lorsque la cité descend du ciel. Il est possible qu'il soit enlevé de la cité; ou il peut être employé pour un usage si différent, qu'il cesse d'être le temple de Dieu.

Versets 23-27. «Et la ville n'a besoin ni de soleil, ni de lune, pour l'éclairer; car la gloire de Dieu l'éclairera, et l'Agneau est son flambeau. Et les nations qui auront été sauvées, marcheront à sa lumière; et les rois de la terre y apporteront ce qu'ils ont de plus magnifique et de plus précieux. Ses portes ne se fermeront point chaque jour, car il n'y aura point de nuit; et on y apportera ce que les Gentils ont de plus magnifique et de plus précieux. Il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui s'adonne à l'abomination et au mensonge; mais ceux-là seuls qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau, y entreront.»

C'est probablement dans la cité seule qu'il n'y aura point de nuit. Il y aura sans dou-

te des jours et des nuits dans la nouvelle terre, mais ce sont des jours et des nuits d'une gloire sans égale. Le prophète parlant de ce temps dit: «Et la lumière de la lune sera comme la lumière du soleil; et la lumière du soleil sera sept fois aussi grande, comme si c'était la lumière de sept jours, au jour que l'Eternel aura bandé la plaie de son peuple, et qu'il aura guéri la blessure de sa plaie.» Esa. 30:26. Mais si la lumière de la lune alors, est comme la lumière du soleil, comment pourrait-il y avoir de nuit? Nous répondons que la lumière du soleil sera sept fois plus grande, de sorte que quoique la nuit y soit comme notre jour, le jour sera sept fois plus brillant, y faisant un contraste entre le jour et la nuit, aussi marqué peut-être qu'au temps présent; mais l'un et l'autre y seront d'une gloire supérieure.

Le verset 24 parle de nations et de rois. Les nations sont les nations des sauvés; et nous serons tous rois dans un certain sens, dans la nouvelle terre. Nous posséderons un «royaume» et «régnerons» à toujours.

Mais il paraît d'après quelques paraboles de notre Sauveur, comme dans Mat. 25:21, 23, que quelques personnes occuperont dans un sens spécial, la place de gouverneurs et qu'il en est ainsi parlé comme rois de la terre par rapport aux nations des sauvés. Ceux-ci apporteront leur gloire et leur honneur dans la nouvelle ville, lorsque les jours de Sabbat et de nouvelle lune, ils viendront y adorer Dieu. Esa. 66:23.

Lecteurs, désirez-vous avoir part à ces gloires ineffables et éternelles de la Sainte Cité? Veillez à ce que votre nom soit écrit dans le livre de vie de l'Agneau; car c'est seulement ainsi que vous pourrez y entrer.

URIAH SMITH.

CONFÉRENCE GÉNÉRALE

—DES—

ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR.

La conférence générale de notre dénomination s'assembla à Battle Creek, Mich., le 1^{er} décembre 1881. Presque toutes les parties des Etats-Unis y furent représentées. Le pasteur Loughborough était présent comme représentant de la mission en Angleterre, tandis que les missions du centre et du nord de l'Europe furent représentées par des rapports. La conférence fut en session 19 jours, s'occupant d'un grand nombre d'affaires, et consacrant aussi beaucoup de temps à des services religieux qui furent des plus intéressants. La plupart des travaux de la conférence se rapportent pourtant aux affaires d'Amérique et n'intéresseraient pas beaucoup ceux qui vivent en Europe. La conférence exprima par un vote ses regrets de la mort de notre cher frère White, rendant témoignage à l'excellence de son caractère et à l'importance de son œuvre, témoignant aussi ses sympathies pour notre sœur White et les autres membres de la famille affligée. Nous sommes assurés que beaucoup de nos lecteurs s'uniront sincèrement à la conférence dans cette expression de sympathie.

La mission en Angleterre sera renforcée par quatre nouveaux aides qui viendront en Angleterre avec le pasteur Loughborough. La Société de Publication, la Société d'Education, la Société d'Hygiène et de Tempérance, la Société pour les Ecoles du Sabbat et la Société Générale pour la Distribution des Traités ont tenu chacune leur assemblée annuelle durant la session de la Conférence, car les membres de la Conférence sont aussi membres de toutes ces Sociétés.

La Société de Publication a fait une œuvre très-étendue l'année passée par la publi-

cation de livres et de traités, ainsi que de journaux en anglais, en allemand, en danois et en suédois. La Société d'Education fait de grands efforts pour avancer la cause de l'éducation parmi toutes les classes de notre peuple. La Société d'Hygiène et de Tempérance compte près de 14,000 membres qui ont signé l'abstinence totale de toutes boissons enivrantes et du tabac. La Société des Ecoles de Sabbat travaille à fonder partout des Ecoles de Sabbat, et à les rendre aussi instructives et intéressantes que possible. Notre Société Générale pour la Distribution des Traités est la plus efficace de toutes nos associations pour la dissémination de la vérité. Elle envoie d'une manière systématique, nos publications dans toutes les parties du monde, et elle fait une œuvre missionnaire très-étendue par le moyen des efforts personnels de ses membres.

La conférence a élu les pasteurs G. I. Butler, S. N. Haskell et U. Smith comme membres du Comité Exécutif pour l'année courante. Le nombre des membres de nos églises s'est de 16,916, l'augmentation de l'année étant de 1346. Nous avons aussi un grand nombre de membres qui sont à une si grande distance de nos églises, qu'ils ne sont point comptés sur la liste des membres. L'œuvre distinctive de notre dénomination est d'avertir le monde du prochain avènement de Christ, et d'amener les hommes à garder les commandements de Dieu et à se préparer pour le Jugement. L'importance de cette œuvre nous porte à sacrifier toutes choses à son accomplissement.

UNE HEUREUSE ANNÉE.

PAR MME. E. G. WHITE.

CET article nous étant parvenu trop tard, nous regrettons de n'avoir pas pu l'insérer dans le numéro du mois de janvier:—

«JE vous souhaite une heureuse année!» Telles sont les paroles qui vont être répétées au loin et au près par les parents et les enfants, les frères et les sœurs, les connaissances et les amis. Dans un monde comme le nôtre, ce vœu de Nouvel-an semble beaucoup plus convenable que le «Joyeux Noël» répété par toutes les bouches. (*) De tous côtés on voit des figures pâles, des fronts assombris par la souffrance et les soucis, ou des gens courbés par l'âge. De quelque côté que nous regardions, nous pouvons voir des signes de deuil. Celui qui souffre, celui qui est consumé par le souci et le vieillard ne peuvent plus être joyeux. Dans beaucoup de familles, il y a un siège vacant: un enfant aimé, un mari et père dont la présence égayait la dernière fête de Noël et le dernier Nouvel-an, s'en est allé pour toujours. Un «Joyeux Noël» semble être une moquerie pour cette famille en deuil.

Mais quels que soient les soucis et les chagrins de la vie, quelles qu'aient été les méprises et les erreurs du temps passé, l'«Heureuse année», lorsqu'elle est prononcée comme une expression d'amour ou de respect, est une chose agréable à l'oreille. Et pourtant ces aimables vœux ne sont-ils pas souvent oubliés à mesure qu'ils s'échappent des lèvres? Combien souvent n'oublions-nous pas d'aider à l'accomplissement de ces vœux dans notre vie journalière! Les vœux de Nouvel-an sont souvent prononcés par des lèvres sans sincérité, et proviennent de cœurs

(*) En Angleterre et en Amérique, les parents et les connaissances ne se rencontrent pas, le matin de Noël, sans se souhaiter un «Joyeux Noël». Ceci fera comprendre les remarques de l'auteur de cet article. —RÉDACTION.

qui ne voudraient pas renoncer à une seule jouissance égoïste pour faire le bonheur de quelqu'un. Recevant chaque année des dons et des faveurs, beaucoup de gens les acceptent comme un dû. Recevant chaque jour les bontés du ciel, le soleil et les ondées, la nourriture et le vêtement, des amis et une famille, les innombrables bénédictions de la vie, ils oublient les réclamations de Celui qui donne; ils oublient que Dieu leur a légué les pauvres, et que Christ, la Majesté du ciel, s'identifie avec l'humanité souffrante dans la personne de ses saints.

Notre Sauveur dit: C'est moi que vous avez négligé. Pendant que vous vous vêtiez somptueusement, je n'avais point de vêtement confortable; pendant que vous étiez en fête, j'avais faim; pendant que vous viviez dans les plaisirs, j'étais malade, étranger et abandonné. Que ceux qui veulent avoir une heureuse année cherchent à honorer Dieu et à rendre heureux tous ceux avec lesquels ils vivent; qu'ils partagent les dons de la Providence avec ceux qui sont moins fortunés; qu'ils apportent au Seigneur leurs sacrifices d'actions de grâce, leurs sacrifices pour le péché, et leurs offrandes volontaires.

Examinons notre conduite de l'année passée et comparons notre vie et notre caractère aux enseignements de la Bible. Avons-nous retenu ce que notre souverain Bienfaiteur réclamait de nous, en retour de toutes les bénédictions qu'il nous a accordées? Avons-nous négligé de secourir les pauvres et de consoler les affligés? Alors voilà une œuvre pour nous.

Sur beaucoup, Dieu a répandu ses biens d'une main prodigue. Veulent-ils, en retour, agir avec la même générosité? Quelques-unes de ces personnes, lorsqu'elles étaient pauvres étaient fidèles dans les plus petites choses qui leur étaient confiées. Elles auraient plutôt sacrifié leurs aises, ou les choses nécessaires de la vie, plutôt que de priver le trésor du Seigneur de leurs offrandes. Dieu a récompensé leur fidélité par la prospérité. Mais dès ce moment-là, un grand changement s'est fait en elles. Leurs besoins augmentent plus fort que leurs gains et elles cessent de rendre à Dieu la part qui lui est due. C'est ainsi que se développe le même esprit d'avarice qui causa la ruine de Judas.

Que chacun de nous éprouve son cœur. Voyons si nous avons apporté toutes nos offrandes à Dieu. Et c'est ce que je veux faire pour mon propre compte. Il se peut que j'aie été négligente à cet égard pendant l'année. Je ne sais ni quand, ni comment, mais pour être sûre d'avoir rempli tout mon devoir, je veux, au commencement de l'année, apporter une offrande à Dieu pour être employée le mieux possible à quelque branche de son œuvre. Si quelqu'un de vous, mes frères, et sœurs, était convaincu d'avoir manqué de rendre à Dieu les choses qui lui appartiennent, si vous ne vous êtes pas soucié des pauvres, ou si vous avez retenu ce qui est dû à autrui, je vous supplie de vous repentir devant le Seigneur, et d'en rendre quatre fois autant. Dieu exige une stricte probité envers Lui et envers les hommes. Souvenez-vous que si vous avez fait du tort à votre prochain dans le commerce, ou si vous vous êtes approprié de ses biens en quelque manière que ce soit, ou si vous avez dérobé Dieu dans les dîmes ou les offrandes, tout est enregistré dans les livres du ciel.

Beaucoup de personnes déplorent leur manque de paix et de repos en Christ lorsque leur vie de l'année passée montre qu'elles se sont séparées elles-mêmes de Dieu en s'écartant d'une stricte intégrité. Si elles veulent examiner leur cœur avec droiture,

si elles veulent ouvrir les yeux pour voir l'égoïsme de leurs intentions, alors elles s'écrieront : « O Dieu ! crée en moi un cœur net et renouvelle au-dedans de moi un esprit droit. » Dieu nous demande d'avoir un cœur droit et des mains pures. Que ceux qui ont commis quelque tort prouvent leur repentance en cherchant à faire complète restitution ; qu'ils montrent par leur vie des preuves d'une conversion sincère, et ils jouiront sûrement de la paix de Dieu.

Commençons la nouvelle année avec un cœur purifié. Que nos fautes soient corrigées. Que toute envie et toute malice soient déracinées de nos cœurs. Que le bien surmonte le mal. Que l'envie et la jalousie entre frères soient bannies. Une confession franche et sincère dissipera bien des difficultés. Alors, avec l'amour de Dieu dans le cœur, il pourra découler des lèvres sincères le compliment, « Je vous souhaite une heureuse année. »

Beaucoup de ceux qui étaient avec nous au commencement de 1881, ne sont plus ici pour saluer l'année 1882. Nous pouvons nous-mêmes ne point vivre pour voir une nouvelle année. Ne chercherons-nous pas à profiter du peu de temps qui nous est départi ? L'Eglise de Christ ne se détournera-t-elle pas de ses infidélités ? N'omettront-ils pas de côté leurs idoles, pour se repentir de leur amour du monde ; ne vaincront-ils pas leurs désirs égoïstes de jouissance pour ouvrir la porte de leurs cœurs et souhaiter la bienvenue à leur Sauveur ? Que le commencement de cette année soit un temps que l'on n'oublie jamais—un moment où Christ vienne au milieu de nous et dise : « La paix soit avec vous. »

TRAVAILLER POUR DIEU.

J'ENTENDS par cela faire l'œuvre de Dieu pour l'amour de Dieu, sans être poussé par aucun autre motif, recevant toute inspiration directement de lui, ne travaillant pas pour satisfaire un besoin naturel d'exercice, ou simplement parce que vous êtes né avec passablement de vif argent dans votre constitution et que vous devez faire quelque chose, ne travaillant pas simplement pour gagner des applaudissements ou pour avoir la réputation de réussir ; mais travaillant pour Dieu parce que vous l'aimez, pour lui-même, sans vous attendre à aucun salaire ou récompense. Personnellement, je ne puis que répéter la prière qui vient du plus profond de mon cœur : « Que Dieu m'accorde de pouvoir apprendre ce que veut dire : « travailler pour Dieu. » Si je suis engagé dans l'œuvre de Dieu par un tout autre motif que le pouvoir irrésistible de l'amour pour lui, je le sers pour un motif indigne et bas.

Qu'on me permette d'expliquer ce que je veux dire par un simple exemple. Sans doute que beaucoup d'entre vous ont vu l'eau coulant dans un aqueduc. Elle doit être pompée, et pendant que l'eau coule, vous pouvez compter les coups de la pompe, à mesure que l'eau est lancée. L'eau semble dire : « Je coule parce que je suis forcée de couler—je coule parce que je suis pompée—je ne coulerais pas, si je n'y étais pas obligée. » Elle coule parce qu'un pouvoir extérieur l'y contraint. Mais ne vous êtes-vous jamais tenu sur les bords d'un ruisseau de montagne ? Comme il court, sautant cette pierre, tournant cette autre, franchissant cet arbre renversé ! Il n'y a pas d'impulsion de pompe en lui. Il semble dire dans sa course rapide : « Je coule, je coule,

parce que j'ai ma demeure là-haut. Je suis né parmi les nuages ; ma source est en haut. Je dois couler parce que je descend des hauteurs. »

Et vous et moi devons servir Dieu, non point parce que nous y sommes engagés par une pression du dehors, non point parce qu'on nous a poussés dans cette œuvre, mais parce que nous sommes nés d'en haut.

Et si c'est le seul bon motif, je suis sûr que c'est la seule force durable. Qu'est-ce qui rendra un homme fervent du premier janvier au trente et un décembre, et année après année, si ce n'est cela ? Vous avez souvent entendu parler d'ouvriers qui sont retournés en arrière. Pourquoi ont-ils reculé ? Parce que, quoiqu'ils fussent occupés dans l'œuvre de Dieu, ils ne comprenaient guère ce que c'était que *travailler pour Dieu*. Personne n'a jamais désiré abandonner ce qu'il aime, ce en quoi il trouve son plus grand plaisir. Or personne ne peut travailler pour Dieu sans être rempli de joie. On n'est jamais tenté d'abandonner l'œuvre de Dieu, lorsqu'on le fait par amour pour lui. Par conséquent, rien ne maintiendra le zèle d'un homme année après année, que la pensée qu'il travaille pour le Seigneur. C'est cette pensée qui rend l'homme accompli dans l'œuvre de Dieu. L'homme qui agit pour tout autre motif ne cherchera probablement à faire son travail que pour l'avoir fait. S'il satisfait les autres, ou, ce qui est peut-être beaucoup plus facile, s'il est satisfait de lui-même, il est tout à fait content. Mais du moment même qu'un homme travaille pour Dieu, il est poussé par un motif plus élevé. Il agira avec conscience dans tout ce qu'il fera.

Un sculpteur grec travaillait un jour à une statue qui devait être placée dans une des niches d'un temple païen ; et plusieurs de ses amis exprimaient leur surprise de ce qu'il se donnait autant de peine pour tailler le dos de la statue que le devant. Ils lui disaient :—« Pourquoi mettez-vous tant de soin de ce côté ; puisqu'elle sera placée dans une niche, on n'y verra rien ? »—« Parce que les dieux le verront, répondit le sculpteur. »

Oui, si nous prêchons et enseignons, et donnons des traités, mettons-y le plus grand soin, et soignons notre travail dans tous les détails, parce que Dieu le verra ; cette œuvre est faite pour lui. Nous pourrions faire un travail de second ordre pour tout autre ; mais l'œuvre la meilleure et la plus choisie doit être la sienne. Ce ne sera pas seulement le travail vu par le public qui sera fait avec soin ; mais si nous travaillons pour Dieu, nous agirons avec réflexion, avec soin et prière et une sainte jalousie dans tout ce que nous ferons. . . .

Les Hébreux avaient un proverbe qui disait que Dieu prenait plus de plaisir aux adverbess qu'aux noms. C'est-à-dire que Dieu est plus attentif à la manière dont une chose est faite qu'à la chose elle-même. Quelle sorte d'œuvre devons-nous donc faire pour Dieu ? Je pense que nous devons d'abord travailler pour Dieu gaiement. Nous lisons que les Israélites gémissaient et pleuraient pendant leur travail. Je n'en suis point étonné ; car ils travaillaient pour Pharaon, et sous le fouet de l'exacteur ; ils travaillaient pour ceux qui leur refusaient de la paille pour faire leurs briques. Mais lorsque nous travaillons pour Dieu—pour notre Père—pour Celui qui nous donne la force et nous fournit toutes les choses nécessaires, et qui nous parle sans cesse, pendant que nous sommes à notre travail, et qui nous pardonne toutes nos fautes, et qui est si prompt dans son amour à accepter notre travail, il y a quelque chose qui n'est pas

droit en nous, si nous ne le faisons pas avec plaisir. Je suis persuadé que si nous accomplissons, même la meilleure œuvre pour Dieu, dans quelque autre esprit que celui d'une sainte joie, nous déshonorons Dieu. Nous devrions montrer au monde que son service est parfaitement libre ; que s'il n'y avait point de ciel pour nous, s'il n'y avait point de couronne en réserve, et si nous ne devions point entendre ces paroles : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur », nous le ferions pour le plaisir de le faire.

Si je m'adressais à quelques âmes naturellement attristées et abattues, je voudrais leur recommander de faire ce que fit un jour une enfant. Comme cette petite fille prenait un matin son repas toute seule avec une cuillère, les rayons du soleil, traversant les fenêtres, tombèrent dans la cuillère de métal, et l'enfant s'écria : « Mais, regarde maman, j'ai avalé une cuillerée de rayons de soleil ! » Ce serait une excellente chose, si nous tous, ouvriers de Dieu, pouvions avaler deux ou trois cuillerées de rayons de soleil, de sorte que lorsque nous serions dans le monde, chacun serait forcé de reconnaître qu'à tout événement, notre Maître nous traite bien. Alors on est poussé à travailler sans cesse pour Dieu.

Il est assez facile de travailler pour Dieu par caprice et par saut. Je puis comprendre que, sous l'influence d'un discours ou d'une exhortation, quelques-uns puissent éprouver un grand enthousiasme pendant quelques jours.

« Sur quoi comptez-vous pour réussir ? demandait-on un jour au docteur Carey. » « Je compte sur toutes choses, avec la bénédiction de Dieu, par le fait que j'ai appris comment il faut persévérer. — *Extrait.* »

SOYEZ PRUDENTS COMME DES SERPENTS.

UN homme avancé en âge traversait un jour les rues d'une ville de l'Ouest, lorsque, sentant son col et sa cravate dérangés, il entra dans une boutique qui était tout près, pour rajuster sa toilette. Il se tourna ensuite du côté du banc où un jeune homme travaillait, et, prenant une pièce d'un travail fini, il l'examina minutieusement et avec un œil exercé.

« Bien ! dit-il d'un ton naturel, je ne trouve aucun défaut à votre travail. C'est un excellent ouvrage. Si vous faites un aussi bon ouvrage que cela pour le royaume de Dieu, je pense que je puis répondre pour vous en toute sûreté. »

L'ouvrier répliqua qu'il ne savait pas grand-chose du royaume de Dieu.

— « Etes-vous chrétien ? »

— « Je ne suis pas un membre de l'Eglise, mais je suis aussi bon que ceux qui le sont. »

— « Je voudrais savoir ce que vous entendez par là ? »

— « J'entends juste ce que je dis. »

— « Bien (riant), je ne sais guère mieux ce que vous entendez qu'auparavant. Vous dites que vous êtes aussi bon que ceux qui appartiennent à l'Eglise. Il y avait un homme nommé Paul qui était membre de l'Eglise, et un autre nommé Judas qui était de la même Eglise. Si vous voulez dire que vous êtes aussi bon que Paul, j'en doute ; si vous entendez aussi bon que Judas, je pourrai l'admettre plus facilement. »

— « Oh ! Paul était un apôtre. Je ne voulais pas dire cela, mais les membres de l'Eglise. »

— « Très-bien, êtes-vous aussi bon que les Whitefield, ou les Wesley, ou Finney ? »

— «Oh ! c'était des hommes convertis.»

— «Ah ! vous faites donc une différence entre les hommes convertis et les membres de l'Eglise, et vous voulez dire que vous êtes aussi bon que les hommes non convertis qui sont dans l'Eglise. Je l'admettrai volontiers.»

Il s'ensuivit une longue, intime et intéressante conversation sur le sujet de la religion personnelle, et le visiteur partit et continua son chemin. Peu de temps après, il se sentit poussé à retourner pour revoir ce jeune homme. Lorsqu'il entra, il fut accueilli par ces paroles :

— «Oh ! Vous êtes revenu ? Je suis bien aise de vous voir.»

— «Et je suis bien aise de venir.»

— «Savez-vous que, lorsque vous êtes sorti l'autre fois, un homme entra dans la boutique, et lorsque je lui racontai ce que vous aviez dit, il répondit qu'il aurait désiré d'être là, et qu'il vous aurait donné du fil à retordre.»

— «Sans doute ! et où est cet homme maintenant ?»

— «Il travaille dans l'arrière-boutique.»

— «Allez et dites-lui de venir ici.»

Il alla le chercher.

— «Bonjour, Monsieur, je vois que vous êtes maréchal. Combien y a-t-il de temps que vous travaillez à votre métier ?»

— «Douze ans.»

— «Le comprenez-vous dans toutes ses branches ?»

— «Oh non ! Je puis me dire un bon ouvrier, mais il y a des choses que je voudrais faire et que je ne puis.»

— «Quoi, par exemple ?»

— «Oh ! plusieurs petites choses qui ne sont pas de conséquence, mais que je désirerais pouvoir faire.»

— «Dites-m'en une ?»

— «Eh bien, je ne puis faire un bon ressort. Je puis faire une aussi bonne trappe que le premier venu, mais lorsque j'en arrive à poser le ressort, il brise ou il ne joue pas. J'ai essayé mainte fois, mais je ne puis le faire.»

— «Aimeriez-vous apprendre comment il faut le faire ?»

— «Oui, je donnerais grand'chose pour l'apprendre !»

— «Voudriez-vous l'apprendre pour rien ?»

— «Mais sans doute, si je pouvais.»

— «Eh bien, je veux vous l'enseigner :» et il lui donna l'instruction nécessaire. «Maintenant que je vous ai appris à faire un bon ressort, je désire parler avec vous d'un sujet bien différent.»

— «Qu'est-ce que c'est ?»

— «Le sujet de la religion. A l'égard du ressort, vous connaissiez les neuf dixièmes et vous n'aviez besoin d'apprendre que l'autre dixième, pour le faire bien. Mais je crains que vous ne sachiez pas grand'chose à l'égard de la religion.»

— «C'est vrai, c'est un fait, et je vous écouterai plutôt que de parler moi-même.»

Alors l'homme pieux présenta son sujet fidèlement, clairement et d'une manière piquante à l'auditeur le plus attentif. Lorsqu'il eut fini, l'ouvrier lui tendit sa carte, le remercia et exprima le désir de le revoir ; «mais que nous nous rencontrions de nouveau ou pas, je suis bien sûr que vous entendrez parler de moi un jour», dit-il.

Six semaines plus tard, il arriva une lettre disant : «La providence de Dieu vous a conduit à m'accorder cette entrevue ; elle fut un des plus importants événements de ma vie. J'étais connu au loin et au près comme un incrédule. Maintenant, par votre moyen et vos enseignements, je suis un croyant. Un grand nombre de personnes,

avant vous, m'avaient parlé comme vous le faites, jusqu'à ce que je fusse reconnu comme endurci et perdu sans espoir. Elles comptaient toutes la même erreur. Elles me blâmèrent, elles m'indiquèrent mes défauts, me grondèrent ; mais aucune ne fut assez sage pour gagner ma confiance et découvrir ma difficulté, et m'expliquer en termes simples les vérités de cet Evangile que je méprisais parce que je les ignorais.» — *Extrait.*

Correspondance.

EXTRAITS DE LETTRES.

VOICI une lettre que nous avons reçue d'un monsieur de France :

Je lis toujours avec le même intérêt votre journal LES SIGNES DES TEMPS ; j'aime beaucoup les sujets qu'ils traitent, et quoique la solution de certaines questions vienne quelquefois heurter des convictions d'autant plus profondes qu'elles sont anciennes et fondées sur des textes d'une clarté et d'une simplicité incomparable. Néanmoins, frappé par certaines objections, je me sens incité à étudier ces sujets à la lumière des textes sur lesquels vous appuyez votre raisonnement, travail qui ne peut être que très-profitable pour tout lecteur. Permettez-moi d'ajouter que ce que j'apprécie au plus haut degré dans votre journal, c'est l'esprit de charité qui préside à vos discussions. Les articles consacrés à ces sujets sont toujours animés de cet esprit chrétien qui fait de ces articles de discussion de vrais articles d'édification. A cette lecture, au lieu de se sentir le cœur serré, on sent le cœur s'ouvrir ; la charité sera toujours le meilleur avocat de la vérité.

Extrait d'une lettre d'un autre monsieur de France :

Je lis avec beaucoup d'intérêt et d'édification les journaux ainsi que ils traités que vous avez eu la bonté de m'envoyer. . . . J'ai lu et relu les brochures et je les fais passer à d'autres. Puisse cette doctrine être reçue et méditée par beaucoup. . . . J'ai à bénir le Seigneur de la lecture que j'ai faite des SIGNES ; je puis vous dire qu'ils sont devenus pour moi la «lampe qui luit dans un lieu obscur.» Que Dieu veuille vous bénir dans ce travail pour les saints et pour le monde, et que notre contenance à tous soit de prouver que le Seigneur est à la porte.

Un monsieur de Suisse qui nous avait demandé quelques numéros des SIGNES DES TEMPS pour les adresser à d'autres personnes, nous écrit ce qui suit, en réponse à notre envoi :

Je viens vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de dix journaux spécimens. Votre journal est d'un prix inestimable, et j'appelle sur lui la bénédiction de Dieu. Je veux moi-même faire tout mon possible pour le répandre autour de moi, et pour vous procurer autant que possible des abonnés. Pour diverses raisons, je ne puis prendre un abonnement en ce moment même ; mais si vous voulez bien avoir l'obligeance de me continuer l'envoi du journal à partir du numéro de janvier, je me réserve, plus tard, de vous rembourser les arriérés, et de m'associer moralement et matériellement à la bonne œuvre que vous avez entreprise pour le salut de quelques-uns. En attendant de pouvoir vous être utile en diverses manières, je prie notre Dieu de vous soutenir dans le salutaire travail de régénération, dont vous êtes les promoteurs après le St.-Esprit qui vous a dicté ces bonnes résolutions.

Voici un extrait d'une lettre de France :

Vous trouverez ci-inclus en un mandat poste la somme de 5 frs., montant de l'abonnement pour l'année 1882. — Je suis très-content de votre bon journal ; il me fait beaucoup de bien. Que le Seigneur fortifie et bénisse cette bonne œuvre.

Voici un extrait de lettre d'une sœur très-âgée de France :

Depuis longtemps je voulais vous écrire, mais lorsqu'on ne peut pas le faire soi-même, c'est un peu difficile. Mais aujourd'hui, je viens vous donner de mes nouvelles.

Je m'attends toujours à ce que le Seigneur viendra avant que je meure, toutefois que la volonté de Dieu se fasse. Que je m'endorme ou que je sois transmuée, je suis heureuse ; je sais qu'à la

résurrection je serai revêtue de l'immortalité. Aussi je vis heureuse dans cette attente ; ni la maladie ni les difficultés ne peuvent enlever mon bonheur. Depuis que j'ai reçu ce doux et beau message, mon bonheur a toujours été croissant et je voudrais que tous y participassent. Mais malheureusement, c'est encore comme au temps de Jésus, même quelques-uns qui ont reçu le message ne l'ont pas gardé. Mais ce qui peut nous encourager, c'est le passage des dix lépreux. Jésus dit : Dix n'ont-ils pas été guéris, où sont donc les neuf autres ? Noé mit cent-vingt ans à bâtir l'arche, et néanmoins on ne crut pas à ses paroles. Cependant cela n'arrête pas ma foi, car j'ai cru, c'est pourquoi je parle. Tout ce que je désire, c'est que mes actions répondent à mes paroles ; mais pour celui qui croit, rien n'est difficile ; le joug du Seigneur est aisé et son fardeau léger.

Je puis rendre témoignage à ce bon message : à l'avènement de Christ, au beau jour du Sabbat, si précieux pour moi, et à ce beau jour du baptême où je reçus une grande mesure du St.-Esprit, car je puis dire que ce jour-là, je fus ensevelie et ressuscitée avec Christ par le baptême. Ainsi, je désire que pendant les moments que Dieu m'accorde encore, je sois un vrai témoin de sa Parole, car Dieu n'a pas besoin d'avocat, mais il veut de vrais témoins.

J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais je termine en priant le Seigneur de vous conserver encore, car les articles que vous nous donnez dans votre journal font beaucoup de bien, et je les lis avec avidité ; j'en ai toujours faim et soif car ils m'ont beaucoup éclairée.

RAPPORT D'ANGLETERRE.

CHER FRÈRE ANDREWS : — Je suis bien aise de pouvoir vous envoyer le rapport du travail que nous avons fait pendant le dernier trimestre.

Des publications ont été envoyées de notre port à quatorze peuples divers, savoir : Dans les différents ports d'Angleterre, en Danemark, aux Indes, en Amérique, au cap de Bonne-Espérance, aux Antilles, en Ecosse, au Brésil, en Finlande, en Irlande, en Suède, dans la principauté de Galles et en Norvège.

Des centaines de journaux et de traités ont été remis à un missionnaire qui visite les navires et qui les distribue avec un grand zèle sur les vaisseaux qui quittent le port de Bristol. Un vaisseau qui fait le tour du monde reçut une collection complète de nos différents journaux et livres, pour être placés dans les salles de lecture des divers ports où le vaisseau s'arrête. J'ai trouvé un ami qui croise maintenant dans un yacht sur les côtes de la Méditerranée et placera nos publications dans les salles de lecture et les temples (pour les matelots) situés dans les villes de la côte. Voici le sommaire des journaux et livres distribués durant le trimestre : Review 329, Signs 644, Instructor 142, Good Health 42, Memorials 69, Signes des Temps 125, Tidende 79, Harolden 68, Stimme (Hol.) 245, Stimme (Allem.) 199, College Record 49. 3 vol. Tidende, 1 vol. Harold, 10 Tidernes Tegn, 13122 pages de différents traités. Vendu pour 78 francs. Je trouve sur les bâtiments étrangers qui s'arrêtent ici, des gens de différentes langues auxquels je peux distribuer nos ouvrages qui sont ensuite lus dans les contrées où ils se rendent, surtout parmi les Hollandais.

J'apprends encore par des officiers de retour que nos vues sont librement discutées parmi les passagers. Un homme lut un jour nos traités de quatre à sept heures à toute une assemblée d'auditeurs attentifs qui l'écoutaient sur le pont du navire. Je suis également informé que des personnes s'adressent aux officiers des vaisseaux dans les pays étrangers pour leur demander nos journaux et nos traités.

Un homme revenant d'un voyage des Indes, dit qu'il vit les «Signs of the Times» dans presque toutes les salles de lecture des ports où il s'arrêta. Toute ces choses

sont encourageantes pour tous ceux qui sont intéressés à la promulgation de la vérité. Dieu soit béni de nous avoir suscité des amis qui ont intérêt à nous aider dans cette œuvre, ce dont nous sommes bien reconnaissants. Que le Seigneur veuille ajouter sa bénédiction à tous les efforts qui sont faits pour l'avancement de sa cause.

W. INGS.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis : Buvez du vin. Et ils répondirent : NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5, 6.

MON PAPA S'ENIVRE.

UN homme passait par une froide journée, à travers les rues d'une ville, lorsqu'il vit une petite fille trottant nu-pieds, sur les pavés.

— « Pourquoi marches-tu pieds-nus, petite fille, dit-il, n'as-tu pas de souliers ? »

— « Non, dit-elle, mon papa s'enivre. »

Il n'y avait pas besoin d'autres explications. Etant donné un père ivrogne comme prémisse, nous avons une enfant nu-pieds comme conclusion. Il en est ainsi partout, dans tous les temps et dans tous les lieux. Avec le père ivrogne, nous trouverons l'enfant négligé. L'amour et les soins d'une mère peuvent protéger pour un moment, son faible enfant des calamités causées par l'intempérance; mais à mesure que le temps passe, le père descend toujours plus bas, et les jours de pauvreté et de misère arrivent lentement, et malheur à l'enfant dont « le père s'enivre ».

La misère des enfants n'a peut-être aucune cause plus féconde que ce maudit crime qui remplit le pays de malheur, de lamentation et de deuil. Il n'y a ni jour, ni moment, dans le long cours des siècles qui n'ait été témoin des souffrances de faibles enfants causées par l'usage des boissons fortes. La faim, le froid, les haillons, la nudité, la disette et la misère, hantent la maison de l'ivrogne et affligent sa famille. Hors des chaumières de l'ivrogne, les enfants s'en vont pour chercher leur vie, accablés par la pauvreté, par la maladie, par les mauvaises habitudes, par la honte, par le péché, et un miracle de miséricorde seul peut les empêcher de se plonger dans le mal et la perdition.

Tandis que grossit le flot de misère, le marchand de liqueurs s'enrichit par son trafic, l'homme politique nage entre deux eaux pour gagner l'influence du marchand de liqueurs et les votes des buveurs de rhum; et le prêtre et le lévite passent d'un autre côté, laissant le faible enfant dépouillé et blessé dans sa tristesse et son désespoir. Mais, quoique l'homme puisse être indifférent, il en est un au ciel, dont les tendres compassions sont par-dessus toutes les œuvres. Il prend garde à la chute du passe-reau; il compte même les cheveux de notre tête, et le sanglot convulsif, le triste cri du plus faible enfant a le pouvoir de percer le ciel même. Et quoique l'épée de la vengeance semble sommeiller dans le fourreau, pourtant la malédiction et la colère de Dieu poursuivent les hommes qui s'adonnent à ce terrible péché et les poursuivront jusqu'à la fin.

En même temps, le Christ compatissant jette les yeux sur un monde perdu; et lui qui prit les petits enfants dans ses bras, et mit ses mains sur eux et les bénit, n'oublie pas les besoins des enfants souffrants et affligés.

Oh! que sa sympathie et son amour puissent inspirer nos cœurs, afin que nous fassions notre possible pour arrêter le flot des misères humaines, et secourir ces petits qui souffrent des calamités que les boissons fortes ont attirées sur eux. — *Extrait.*

LE VIN ET LA BIÈRE

CONDUISENT A L'USAGE DES LIQUEURS FORTES.

IL nous arrive maintenant un cri de détresse de l'Allemagne—pays de vin et de bière—un cri d'alarme, à cause des progrès de l'ivrognerie. Ceux qui proposent que les vins légers et la bière remplacent le rhum et l'eau-de-vie, ont depuis longtemps indiqué l'Allemagne comme exemple. Les partisans de la vente libre de la bière et de l'ale se sont servis du même exemple. Mais nous voyons maintenant « La Nation », journal de Berlin, publier une lettre sur le progrès alarmant de l'intempérance, et l'usage des boissons alcooliques en place ou en addition à l'usage de la bière. La Belgique a vu, depuis 1840, plus que doubler la vente des boissons alcooliques, et les districts industriels ont un débit de boissons par sept âmes de population. En Allemagne, le nombre des auberges a augmenté en deux ans de 12,261—environ 10 p. cent. L'empereur d'Allemagne, dans sa dernière adresse au parlement, appelle l'attention sur l'augmentation alarmante des crimes et des forfaits causés par des hommes en état d'ivresse, et le parlement a cherché à limiter le nombre des auberges patentées. Une des grandes difficultés qui se présente dans la voie des réformes est le fait que l'aristocratie prussienne a le monopole de la distillation de l'eau-de-vie. Tout cela prouve que le vin et la bière ne sont pas des moyens préventifs de l'ivresse. Ils éveillent plutôt et stimulent le goût des liqueurs fortes. Nous recommandons ces faits—venant d'une source que l'on ne peut soupçonner de favoriser spécialement l'abstinence totale—à ces hommes pieux qui défendent l'usage modéré de la boisson, et spécialement celui du vin et de la bière.—Cela peut aussi être suggéré aux buveurs de cidre. — *Extrait.*

JOSEPH JAPPEUR.

LE Dr. Allen, d'York, raconte l'incident suivant :

Joseph Jappeur, qui durant bien des années, parcourait le pays, tenant des conférences en faveur de l'athéisme, parlait un jour dans une salle de petite ville :

« Si Dieu existait, s'écria-t-il, ne croyez-vous pas qu'il se préoccuperait de moi, qui passe ma vie à le nier? Regardez-moi bien; je me porte à merveille, je suis fort et dispos, joyeux, ayant le mot pour rire comme le plus malin d'entre vous! S'il y avait un Dieu, ne pensez-vous pas qu'il trouverait moyen de montrer d'une façon ou d'une autre son mécontentement à l'égard de mes conférences qui l'insultent sans cesse? »

Juste en ce moment, un laboureur qui l'avait connu enfant, s'écria :

« Ecoute-moi, Joseph! N'as-tu jamais entendu un petit roquet japper contre la lune? Et ne pouvant atteindre celle-ci, ne l'as-tu pas vu sauter sur une meule de foin pour japper de plus près et de plus belle? Et qu'a fait alors la lune? Elle a continué à briller dans tout son éclat et dans toute sa beauté, ne prenant seulement pas garde à l'insolent. Joseph, tu es bien nommé *Jappeur*: Tu jappes contre le Tout-Puissant, comme le roquet jappait contre la lune! Et

que fait Dieu? Il luit dans toute la splendeur de sa providence et dans toute la gloire de sa grâce; il paraît ne pas se préoccuper de toi *en ce moment*, mais il règlera tes comptes un peu plus tard. »

Plus tard, Joseph reconnut son erreur; il s'humilia profondément devant Dieu, reçut Jésus-Christ pour seul Sauveur, et termina sa carrière en annonçant l'Évangile du salut qui était devenu pour lui la puissance même de Dieu.

« Penses-tu, ô homme, . . . que tu puisses éviter le Jugement de Dieu? ou méprises-tu les richesses de sa bonté, de sa patience et de son long support, ne considérant pas que la bonté de Dieu te convie à la repentance? » Rom. 2:3, 4. — *Témoin de la Vérité.*

Nous avons reçu le dernier numéro de *La Tempérance* pour 1881, mais trop tard pour que nous puissions en parler dans le numéro de janvier. Ce numéro est aussi intéressant que les autres qui l'ont précédé. Ceux qui désirent examiner le sujet de la tempérance à la lumière de la science et se familiariser avec les statistiques s'y rapportant, trouveront ce qu'ils désirent dans « La Tempérance ».

Adresse: M. le Dr. Lunier, 6 rue de l'Université, Paris.

Nous avons reçu de notre correspondant de Nice les rapports suivants :

1° Mission Évangélique de Marseille et Nice.

2° Société Helvétique de Secours Mutuels à Nice.

3° Mission Intérieure, ou Œuvre d'Évangélisation de Nice et des environs.

4° Église Évangélique de Nice.

5° Comité d'Évangélisation à Nice et aux Environs.

Ces rapports ont trait à l'œuvre d'Évangélisation et de réforme à Nice et aux environs. Nous souhaitons sincèrement le succès de tous les efforts qui se font pour la propagation de l'Évangile de Christ et l'avancement d'une pure moralité.

UN frère de Californie a envoyé durant l'année passée et à ses propres frais, 10,000 exemplaires de nos divers journaux anglais, allemands, français, suédois, danois et hollandais. Il a régulièrement payé 25 abonnements de notre journal. Outre cela, il a envoyé un grand nombre de traités. Si un seul peut faire autant, tous ne peuvent-ils pas faire quelque chose?

Nous avons reçu les sommes suivantes pour la famille de M. Bonhôtel, l'évangéliste qui a été assassiné dernièrement à Nice :

De M. le past. S. Carpenter, D. D, frs. 5, 25 cent., J. Erzenberger frs. 5, M. Mermod frs. 2, J. N. Andrews frs. 10, M^{lle} A. M. Oyer frs. 5, M^{lle} E. Andrews frs. 2, L. Aufranc frs. 5, L. Borle frs. 2, E. Borle fr. 1. Anonyme fr. 1.50, M. C. A. frs. 5.

Nous espérons recevoir encore d'autres sommes.

SOUVENEZ-VOUS de ce vieux rabbin qui fut réveillé une nuit par l'un de ses douze fils qui lui dit: « Père, vois mes onze frères qui dorment, et moi je reste seul pour prier et pour louer Dieu. » « Mon fils, » répondit le vénérable père, « tu ferais mieux de dormir aussi, que de te réveiller pour blâmer tes frères. » Il n'existe pas de plus laid sentiment que celui qui est toujours prêt à parler des fautes des autres.

LES SIGNES DES TEMPS

Le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), FÉVRIER 1882.

SOMMAIRE.

	PAGE
ARTICLES VARIÉS.—Histoire Intéressante des Obscurcissements du Soleil.	305
La Cananéenne.	306
Caractère Sacré de l'Œuvre de Dieu.	307
Une Conversation concernant la Destinée de l'Homme.—Témoignage Général de la Bible.	308
Avertissement.	309
Une Heureuse Année.	316
Soyez Prudents comme des Serpents.	317
Travailler pour Dieu.	317
Le Messie Mahométan.	320
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand.—Son Expédition en Egypte.	309
Joseph Jappeur.	319
ÉCOLE DU SABBAT.—Questions Bibliques.	311
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—L'Affliction de Christ.	312
Événements du Premier et du Second Millier d'Années.	312
La Sanctification du Premier Jour de la Semaine.	313
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apocalypse.—Exp. du Chapitre 21:15-27.—La Nouvelle Jérusalem.	314
Conférence Générale des Adventistes du Septième Jour.	316
Avis et Notes.	320
CORRESPONDANCE.—Extraits de Lettres.	318
Rapport d'Angleterre.	318
TEMPÉRANCE.—Mon Papa s'Enivre.	319
Le Vin et la Bière Conduisent à l'Usage des Liqueurs Fortes.	319

LE MESSIE MAHOMÉTAN.

C'EST un fait bien connu que le grand prophète d'Arabie a emprunté un grand nombre de ses idées aux Juifs. Tous ceux qui lisent le Coran peuvent le remarquer. Comme l'objet principal de la foi judaïque était la venue du Messie, nous pouvons nous attendre à rencontrer quelque chose de semblable dans le mahométisme. Nous pouvons supposer que le prophète, familiarisé avec l'histoire des Juifs, aurait prévu des temps de corruption, d'incrédulité et de captivité pour son peuple, et qu'il leur aurait enseigné à attendre un Libérateur, un Messie, qui rétablirait la foi et les conduirait à la conquête du monde.

Nous pouvons donc accepter comme probablement authentique la fameuse tradition qui est reçue par toutes les sectes mahométanes, qu'en un certain vendredi, dans la mosquée de Médine, le prophète lui-même a dit: «Lorsqu'il ne restera plus qu'un jour des jours de la terre, Dieu prolongera ce jour et fera sortir de ma maison un homme portant mon nom et le nom de mon père; il purifiera la terre de l'injustice et y fera régner la droiture.»

D'autres traditions disent que cet homme dont le nom doit être Mahomet, fils d'Abdallah, doit être appelé le Mahdy (guide), qu'il doit apparaître soudainement, dans quelque lieu éloigné, d'où il marchera tout à coup contre la Mecque, détruisant sur son passage tous les infidèles musulmans, aussi bien que les chrétiens. Les rues de la Mecque seront inondées de sang. Il doit vaincre toute opposition et régner sur le monde jusqu'à la seconde venue de Jésus et de Mahomet pour le Jugement final.

Une autre tradition prédit encore la venue du Mahdy et le renversement final de la puissance turque et du Califat de Constantinople, dans l'année 1300 de l'Hégire, qui est l'an 1882 de notre ère. C'est un fait cu-

rieux qu'il y ait maintenant à Tripoli un homme qui répond de toute manière à celui qui est annoncé par les traditions. Il est fils d'un fameux Cheik, de la famille du prophète, dont le nom est Abdallah. Son propre nom est Mahomet. La tradition dit que son représentant doit s'appeler Abd-ul-Mutelleb, et c'est précisément le nom du Shérif actuel de la Mecque, que l'on suppose vouloir conspirer contre le Sultan. Un télégramme arriva de la Mecque il y a quelques semaines, annonçant que Mahomet-ibn-Abdallah était alors sorti de Tripoli pour remplir sa mission; mais on reconnut que c'était une fausse alarme.

Le monde mahométan semblait être dans l'attente, comme le monde juif l'était à la venue de Christ. Son messie promis doit venir comme un vrai musulman, l'épée en main, et son royaume doit être de ce monde. Il doit régner comme un autocrate, et restaurer la foi primitive de l'Islamisme. Toutes les nations seront forcées de se soumettre à son empire, et le temps prédit est proche. Quelque peu que les mahométans aient foi en cette prédiction, ils en doivent être surexcités. Il est sans doute impossible de dire jusqu'à quel point on y croit, mais il est certain qu'on y pense et qu'on en parle dans toutes les parties des possessions turques. Comme la prédiction annonce le renversement de la puissance des Turcs, elle excite des sentiments bien différents à Constantinople et parmi les Arabes. Ces derniers accueilleraient un tel chef et se rallieraient autour de lui, tandis que le Sultan trouverait en lui son plus dangereux ennemi.

Quiconque veut suivre et comprendre le cours des événements en Orient doit se souvenir de ces faits. Pendant que les Arabes attendent le Mahdy qui doit renverser les Turcs et réunir le monde sous son sceptre, le Sultan essaie de soutenir son droit comme Calife, d'exiger l'obéissance des fidèles. Les journaux de Constantinople, spécialement ceux qui sont publiés en langue arabe et qui circulent en Inde et en Afrique, sont remplis, semaine après semaine, d'appels violents aux Mahométans, pour se rallier autour du Calife et s'unir contre la chrétienté.

Les principaux journaux de Constantinople, dernièrement arrivés, déclarent que la Turquie a fait alliance avec l'Allemagne contre la France et qu'elle invite les Mahométans d'Afrique à unir leurs forces pour exterminer les chrétiens. Ils dénoncent l'Angleterre et font appel aux Mahométans de l'Inde pour se soulever et secouer leur joug. Il est bien connu aussi que le Sultan a envoyé une armée à Tripoli. On croit qu'il a fourni des armes et des munitions aux Arabes, afin qu'ils puissent résister aux Français en Tunisie.

Beaucoup de personnes ont été alarmées par ces démonstrations, spécialement par les articles qui paraissent dans les journaux officiels turcs; mais il est probable qu'elles ont beaucoup plus de rapport avec les prétentions contradictoires du Calife et du Mahdy qu'avec une attaque projetée contre le christianisme. Le Sultan fait simplement tous ses efforts pour regagner la puissance des anciens Califes sur le monde mahométan, tandis que les Arabes qui haïssent les Turcs, se servent de la prédiction d'un futur messie ou Mahdy, pour soulever le peuple contre le Sultan.

Le bruit de la fuite de Mithad Pacha de sa prison en Arabie, provenait d'un rapport télégraphié de la Mecque, que Mahomet-ibn-Abdallah était sorti de Tripoli avec une armée, et que les Arabes s'étaient révoltés et avaient mis Mithad Pacha en liberté. Au-

tant qu'on le sait, ni l'un ni l'autre de ces rapports ne sont vrais; mais ces bruits causeraient une grande alarme à Constantinople et firent rappeler le gouverneur général. Il paraît aussi que la révolte d'Arabi-Bey en Egypte avait quelque chose à faire avec ce Mahdy qui doit venir et qu'elle était aussi bien dirigée contre l'influence turque en Egypte, que contre les Européens.

Une prophétie de cette sorte, aussi généralement adoptée, tend à s'accomplir elle-même. Elle suggère à des hommes ambitieux la possibilité d'en tirer avantage pour s'emparer du pouvoir. Nous pouvons nous attendre à ce que ce Mahomet de Tripoli ou quelque autre Mahomet-ibn-Abdallah s'élèvera bientôt et essaiera d'unir et de réformer le monde mahométan. Toute la puissance du Sultan sera employée à le renverser; mais il aura la sympathie des Arabes et probablement des Mahométans de l'Inde. La chrétienté ne connaît pas assez les sentiments des Mahométans, pour en prévoir le résultat; mais que l'un ou l'autre parti essaie de gagner de l'influence, le résultat n'en sera pas douteux.

Il est possible qu'un Mahdy réforme l'Islamisme, et le ramène à sa simplicité primitive, quoique le mouvement Wahabi, dans cette direction ait échoué; mais le temps est passé où il leur serait possible de tirer successivement l'épée contre l'Europe chrétienne. Le Sultan doit en être parfaitement informé, et malgré les articles violents des journaux turcs, il n'y a aucune raison de craindre qu'il ne veuille courir à sa perte, en soulevant les puissances chrétiennes de l'Europe contre lui. S'il était chassé de Constantinople, il perdrait non-seulement son empire, mais en même temps le reste de son influence comme Calife.—George Washburn D. D., *President de Robert College, Constantinople.*

A VIS.—Nous prions tous nos amis, lorsqu'ils nous écrivent, de bien vouloir affranchir leurs lettres en entier; car lorsqu'ils le négligent, nous avons à payer double port. En Suisse le port est de 10 centimes par lettre. Depuis les autres contrées qui font partie de l'union postale, le port est de 25 centimes. Quelques contrées plus éloignées exigent un peu plus.

Nous réitérons la demande que nous avons faite souvent, en priant nos amis de partout de nous envoyer des adresses, de sorte que nous puissions envoyer des spécimens de notre journal à un grand nombre de personnes.

Nous avons le plaisir d'accuser la réception du *Boodschapper* publié à Haarlem, Hollande, par M. le pasteur G. Velthuysen comme organe des Baptistes du Septième Jour en Hollande. D'hebdomadaire il est devenu mensuel, et il a subi des améliorations considérables.

Le *Sabbath Memorial* nous arrive tous les trimestres de Londres et est rempli, d'excellents articles en faveur du Sabbat du Seigneur. Il est publié par le pasteur W. M. Jones, 15 Mill Yard, Goodman's Fields, Londres, comme organe des Baptistes du Septième Jour de la Grande Bretagne.

CHINE.—Un télégramme apporte la nouvelle qu'un tremblement de terre a eu lieu en Chine, dans la province de Kan-See, non loin de la grande muraille, et par suite duquel 250 personnes ont péri.